
3 1761 08695933 5

CERVANTES

LE
LICENCIÉ VIDRIERA

NOUVELLE TRADUITE EN FRANÇAIS

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC



PARIS

LIBRAIRIE H. WELTER

59, RUE BONAPARTE, 59

1892

LE

LICENCIÉ VIDRIERA

MACON. PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

CERVANTES

LE
LICENCIÉ VIDRIERA

NOUVELLE TRADUITE EN FRANÇAIS
AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC



PARIS
LIBRAIRIE H. WELTER
59, RUE BONAPARTE, 59

1892

TABLE

PRÉFACE

I. — LES *NOVELAS EXEMPLARES*.

C'est en 1613, deux ans avant la seconde partie du *Don Quichotte*, que parurent les *Novelas exemplares*, du moins les douze premières, puisque la treizième, *La Tia fingida*, ne devait être imprimée qu'en 1814.

Le recueil complet doit comprendre :

Dedicatoria[1]. — *Prólogo*. — *Al autor, por varios ingenios.*

1. *La Jitanilla.*
2. *El Amante liberal.*
3. *Rinconete y Cortadillo.*
4. *La Española inglesa.*
5. *El licenciado Vidriera.*
6. *La Fuerza de la sangre.*
7. *El Celoso extremeño.*
8. *La ilustre Fregona.*
9. *Las dos Doncellas.*
10. *La Señora Cornelia.*
11. *El Casamiento engañoso.*
12. *Coloquio de los perros.*
13. *La Tia fingida.*

Cinq ans après l'apparition du texte espagnol, en 1618, François de Rosset et Vital d'Audiguier publiaient, à Paris, la première traduction française. Deux ans plus tôt (1616)

---

1. La dédicace au comte de Lemos porte la date du 13 juillet 1613.

avait paru la première traduction française de la première partie du *Don Quichotte*[1].

II. — LES TRADUCTIONS FRANÇAISES DES NOUVELLES.

Si l'on consulte les recueils bibliographiques où figure le nom de Cervantes, on se trouve en présence, pour ce qui concerne les traductions françaises des Nouvelles, d'une série de contradictions, d'inexactitudes et d'omissions qui rendent extrêmement difficile d'en dresser une liste précise et détaillée; de plus, la plupart de ces traductions sont devenues fort rares. La bibliographie suivante, ordonnée chronologiquement, n'est peut-être pas rigoureusement complète, mais elle est le premier travail de ce genre : cette considération lui fera sans doute pardonner ce qu'elle peut avoir d'imparfait.

1.

1618. — Première traduction de François de Rosset et de Vital d'Audiguier. Nous n'avons pu en avoir d'exemplaire. Le titre ne doit pas différer sensiblement de celui de la seconde édition.

2.

Les Nouvelles de Miguel de Cervantes Saavedra *où sont*

---

1. La première partie de *Don Quichotte*, parue en 1605, fut traduite en français par César Oudin, en 1616 (*Le valeureux Don Quichotte de la Manche* traduit de l'espagnol de Michel Cervantes. Paris, Jean Fouet, 1616, in-8°). — La seconde partie, parue en 1615, fut traduite en français par F. de Rosset, en 1618. — Cette première traduction des deux parties a été réimprimée par la Librairie des Bibliophiles (6 vol. in-16), en 1884-1885.

contenues plusieurs rares advantures et mémorables exemples d'Amour, de Fidélité, de Force de sang, de Ialousie, de mauvaise habitude, de charmes et d'autres accidens non moins estranges que veritables. Traduictes d'espagnol en françois, les six premieres par F. de Rosset, et les autres six par le S[r] d'Audiguier, avec l'*Histoire de Ruis Dias et de Quixaire Princesse des Moluques*, composée par le sieur de Bellan. Dernière édition. Paris, par Jean Richer, 1620, in-8°.

Le volume contient deux parties à pagination indépendante; la première a 350 pages et est précédée d'une dédicace de F. de Rosset à Tres-Excellente et tres-vertueuse Princesse, Madame Louyse de Lorraine de Guyse, Princesse de Conty. — Les nouvelles traduites par de Rosset èt formant cette première partie sont : *La belle Egyptienne, L'Amant libéral, De la Force du sang, Le Jaloux d'Estramadure, Rinconet et Cortadille, Le docteur Vidriera.*

La deuxième partie a 346 pages; un titre spécial : *Six Novvelles* de Michel Cervantes, par le Sieur d'Avdiguier. Paris, par Jean Richer, 1621. — Elle est précédée d'une Epistre à la Royne par d'Avdiguier, et d'une préface où on lit :

> Lecteur, Je te donne icy six Nouvelles de Michel Ceruantes, que i'ay mises en nostre langue, et y eusse mis encore les autres, si ie ne me fusse rencontré en mesme dessein avec un de mes amis, qui avait desià commencé de trauailler sur la première.

Les nouvelles traduites par d'Audiguier et formant cette seconde partie sont : *L'Espagnole angloise, Les deux Pucelles, La Cornelie, L'illustre Fregonne ou Servante, Le trompeur Mariage, Colloque de Scipion et de Bergance;* puis vient l'*Histoire de Dias et de Quixaire.*

Le privilège à Jean Richer, Libraire Juré en l'Vniversité de Paris, est du 24 novembre 1614.

3.

Id... id... id...

Paris, La Coste, 1633, in-8°.

4.

Id... id... id... Reueuë et corrigée en ceste derniere Edition.

A Paris, chez Jérémie Boüillerot... 1640, in-12, 695 pp. On lit dans Le libraire au lecteur :

Comme j'auois desseins de reimprimer ces Nouvelles (cher Lecteur) j'eus aduis de quelqu'vn de mes amis de les faire reuoir et corriger par quelque homme qui en fust capable, d'autant que les precedentes impressions estoient toutes remplies de fautes notables, et mesmes les sens tous peruertis et changez ;.....

5.

Id..., id..., id...

A Paris, chez François Mavger, 1665, 2 tomes in-12, sans préface, 448 et 365 pages.

L'histoire de Dias et de Quixaire, quoique annoncée dans le titre et dans la table, ne figure pas dans le volume.

6.

Nouvelles de Miguel Cervantes. Traduction nouvelle.

Paris, Claude Barbin, 1678, 2 vol. in-12, 295 et 386 pp.

Cette traduction est de l'avocat Charles Cotolendi.

Tome I. *La jeune Egyptienne. — Leocadie ou la Force du sang. — Le docteur Vidriera.*

Tome II. *L'Amant libéral. — Rinconet et Cortadille. — Isabelle ou l'Espagnole angloise.*

Précédé d'une *Epistre* à Monsieur Mitton, Conseiller du Roy en ses conseils, Tresorier de l'Extraordinaire des guerres en Picardie, Artois, Haynaut et Flandres, signée C. C. (initiales de Charles Cotolendi).

7.

Nouvelles de Michel de Cervantes, auteur de l'*Histoire de Don Quichotte.* Traduction nouvelle.

A Amsterdam, chez Marc Antoine, 1705, in-12, VI et 508 pp. avec gravures.

Contient : *L'Amant libéral. — L'Egyptienne. — La Force du sang. — L'Espagnole angloise. — Le Jaloux d'Extremadure. — Cornélie.*

8.

Nouvelles traduites de l'espagnol de Miguel de Cervantes. *Rinconet et Cortadille*, *Le Jaloux d'Estremadure*, *La belle Egyptienne.*

A Paris, chez Michel Clousier, M.DCCVII, in-12, 358 pages.

Précédé de l'Avertissement suivant :

La nouvelle Traduction de ces trois Nouvelles de Cervantes est d'un homme du monde qui s'en est fait un amusement. Elle a plû aux connoisseurs, qui ont trouvé qu'elle feroit mieux connoître le génie du fameux Auteur de *Dom Quichotte*, et lui faisoit plus d'honneur que d'autres Traductions qui en ont paru cidevant ; ce qui fait esperer au Libraire que le Public agréera le présent qu'on lui en fait.

(Le privilège accordé à P. H***, qui est du 6 février 1700, a été cédé à M. Auboüin, libraire, ce 7 février 1707.)

Cette traduction est de Pierre Hessein.

9.

Nouvelles de Michel de Cervantes, auteur de l'*Histoire de Dom Quichote.* Traduction nouvelle, augmentée de plusieurs histoires, retouchée dans cette édition et enrichie de figures.

A Rouen, et se vend à Paris, chez Pierre Witte... 1723, 2 vol. in-18, 371 et 364 pages.

Ces deux volumes contiennent les douze nouvelles, moins *Rinconete y Cortadillo* et *El licenciado Vidriera.* Ils contiennent aussi l'histoire de Ruis Dias. La traduction semble être la même que celle de de Rosset et d'Audiguier, avec quelques modifications de style; l'histoire de Ruis Dias est, elle aussi, légèrement retouchée; le traducteur n'indique pas qu'elle n'est pas de Cervantes.

On lit dans l'Avertissement du traducteur :

Il y a long-tems que les Sieurs de *Rosset* et *d'Audiguier* ont donné une traduction de ces Nouvelles; mais quelque réputation qu'ayent pu avoir dans leur siècle ces deux Ecrivains, leur ouvrage ne se peut plus lire. Outre que notre Langue a changé, ils se sont attachés si scrupuleusement aux expressions de la Langue Espagnole qu'ils sont à présent inintelligibles. Ils ont traduit même d'une manière si négligée, et ont dit les choses d'une manière si peu noble, que s'il en faloit juger par leur traduction, Michel de Cervantes seroit un Auteur fort médiocre.....

J'ai cru que ce seroit faire plaisir au Public, d'entreprendre une nouvelle traduction de ces Avantures. Je l'ai fait à deux Nouvelles près qui ne sont nullement du goût de notre Nation, et ausquelles il n'étoit pas possible de donner le tour qu'on a donné aux autres. Je m'y suis pris, en les traduisant, à peu près de la même manière que s'y est pris l'Auteur de la nouvelle traduction de *Don Quichote*.....

10.

Réimpression de l'édition précédente. A paru entre 1723 et 1731. La réimpression de 1731 porte : Troisième édition. (Voir nº 11.)

11.

Réimpression de l'édition de 1723 sous le titre suivant :

Nouvelles de Michel de Cervantes, auteur de l'*Histoire de Don Quichotte*. Traduction nouvelle. Troisième édition. Augmentée de plusieurs histoires.

A Amsterdam, chez N. Etienne Lucas, 1731, 2 vol. in-12, 412 et 411 pages. Gravures.

12.

Nouvelles exemplaires de Michel de Cervantes Saavedra, auteur de *Don Quichotte*. Traduction et edition nouvelle, augmentée de trois Nouvelles qui n'avoient point été traduites en François et de la vie de l'Auteur. Par Mr. l'Abbé S. Martin de Chassonville, enrichie de Figures en taille douce.

A Lausanne, chez Marc-Mic. Bousquet et Comp. 1759, 2 vol. in-12, LIV-466 pp. et 524 pp.

Contient un *Avertissement du libraire sur cette nouvelle édition*, la *Vie de Michel de Cervantes Saavedra*, la *Préface de Michel de Cervantes au lecteur*, les douze nouvelles et *Le Curieux impertinent*.

Extrait de l'Avertissement du libraire sur cette nouvelle édition :

Il y a long-tems que je désirois pouvoir donner au Public, une Traduction Françoise des *Nouvelles Exemplaires* du célèbre

Michel de Cervantes Saavedra. J'avois remarqué avec peine, que celles que nous avons, ne sont ni correctes, ni complettes, par la faute des Traducteurs, qui se sont faussement imaginé, qu'on ne pouvoit traduire en François plusieurs Nouvelles de notre Auteur, sans blesser la délicatesse de cette Langue, et sans courrir risque de ne se point faire entendre. Crainte mal fondée, selon moi, qui a privé les Amateurs des Productions du vaste génie de *Cervantes*, de trois de ses plus belles et plus amusantes Nouvelles, telles que sont celles de *Rinconet et Cortadille*, du *Licentié Vidriera ou de Verre* et du *Curieux Impertinent.* Ils se sont persuadés, sans doute, que l'Histoire de *Ruis Diaz* dédommageroit les Curieux d'un retranchement si considérable. Mais, qu'est ce que cette Histoire, comparée avec les Nouvelles dont ils nous avoient frustrés ? Je laisse comme je le dois, au Lecteur judicieux et connoisseur, le soin de décider, après en avoir fait le parallele. J'avouë cependant, que je devrois savoir bon gré à ces Messieurs craintifs, de ce qu'ils m'ont, par leur timidité, ou plutôt par leur négligence, fourni le moyen de placer, dans cette Edition, ces trois Nouvelles, qui n'avoient point encore été traduites, à l'exception de celle du *Curieux Impertinent*, qui l'avoit été en partie, dans l'Histoire de Don Quichotte, dont elle fait une Episode.

J'ai sacrifié sans remords, celle de *Ruis Diaz*, comme une Piéce postiche qui n'a jamais été, ni avouée de *Cervantes*, ni reconnuë pour être sortie de sa Plume, par les gens de Lettres. J'ôse me flatter qu'on ne désaprouvera pas un si juste changement...

C'est une réimpression à peu près textuelle de l'édition de Rouen-Paris 1723. Les seules modifications sont celles qu'annonce le libraire, l'addition de trois nouvelles et la suppression de l'histoire de *Ruis Diaz*.

13.

Id..., id..., réimprimé sans nom de traducteur.

Nouvelle édition enrichie de figures en taille douce.

Amsterdam et Leipzig, Arkstée et Merkus, 1768, 2 vol. in-12 (tome I = xliv et 358 pp.; tome II = 396 pp.)

Forment les tomes VII et VIII des *Œuvres diverses de Michel de Cervantes Saavedra*, publiées la même année à Amsterdam, chez Arkstée et Merkus.

14.

Nouvelles espagnoles de Michel de Cervantes. *Traduction nouvelle avec des notes, ornée de figures en taille douce*, in-8°. (Les illustrations sont de Desrais et Folkéma, gravées par Berthet, Delaunay, etc.)

On les réunit généralement en deux volumes, mais elles ont chacune une pagination indépendante et parurent séparément dans l'ordre suivant :

La Bohémienne (1775). — *L'Amant libéral* (1776). — *Théodosie et Léocadie* (1776). — *Le Jaloux d'Estrémadure* (1776). — *L'Espagnole angloise* (1777). — *Le Sot curieux* (1777).

Le Licentié de verre (1777). — *L'illustre Frégone* (s. d.). — *La Force du sang* (s. d.). — *Cornélie* (s. d.). — *Le Mariage trompeur* (s. d.). — *Les Filoux* (s. d.).

Les trois premières nouvelles portent : A Madrid *et se trouve* A Paris, chez Costard. (La 1re a la date 1775, la 2e et la 3e ont la date 1776.)

Les quatre suivantes portent : A Paris, chez la Veuve Duchesne, libraire, rue Saint Jacques. (La 4e est datée de 1776, la 5e, la 6e et la 7e de 1777.)

Les trois dernières ne portent ni date ni indication du lieu de publication.

Certains exemplaires divisés en 2 volumes ont, sous le titre, l'indication suivante : *Traduction nouvelle par Lefebvre de Villebrune, avec des notes. Paris, veuve Duchesne, 1778.*

D'autres exemplaires portent, outre le nom du traducteur : *Paris, Defer Demaisonneuve 1788.* (?)

Au verso du faux-titre de la première nouvelle, on lit :

AVIS DU LIBRAIRE

Lorsque toutes les Nouvelles de Cervantes auront paru, et qu'on les réunira en volumes, on les fera précéder de quelques Réflexions sur ses Ouvrages, et d'une Vie de l'Auteur, dont on distribuera des exemplaires pour ceux qui voudront les faire relier avec les douze Nouvelles.

En tête de la première nouvelle se trouve une préface où on lit :

Saint Martin de Chassonville a donné une traduction complette de ces Nouvelles ; mais outre que le stile en est aussi dégoûtant que barbare, le prétendu Traducteur a absolument défiguré Cervantés : il a franchi toutes les difficultés, en substituant au texte, des pages entieres de sa composition ; et lorsqu'il écrit d'après l'original, l'Auteur Espagnol ne paroît qu'un misérable rapsodiste.

Chassonville ne laisse pas de parler avec mépris de l'ancienne traduction des Nouvelles de *Cervantés* par *de Rosset et d'Audiguier ;* mais on ne doit pas s'en rapporter à son jugement. Cette traduction qu'il dénigre est beaucoup au dessus de la sienne. Le stile en est concis, agréable, facile et très-correct pour le tems. Les Traducteurs possédoient bien la langue Espagnole. Ils n'ont point défiguré, comme *Chassonville*, la maniere de *Cervantés ;* et si leur traduction n'étoit pas écrite en vieux langage, elle mériteroit, à bien des égards, d'être conservée.

Les deux premières nouvelles parurent sans nom de traducteur (le traducteur est Coste d'Arnobat qui les fit réimprimer en 1802) ; la troisième et les suivantes portent : *Traduction nouvelle*, par M. Le Febvre de Villebrune.

La quatrième est précédée d'un *Avertissement* où on lit

Je ne suis pas Auteur de la Traduction des deux premieres Nouvelles. L'Auteur, homme en état certainement de mieux

faire, avoit abandonné le Libraire. Celui-ci me demanda si je pouvois l'obliger. Sans examiner ni le travail du Traducteur, ni les raisons qu'il avoit de renoncer aux arrangemens qu'il avoit pris avec le Libraire, je promis de le continuer ; d'autant plus que ce travail ne me dérangeoit aucunement.

15.

J.-P. Claris de Florian. — *Mélanges de poésie et de littérature.* Paris, Didot aîné, 1787, in-16.

Contient une nouvelle intitulée *Léocadie.*

Ce n'est qu'un abrégé, sans grande valeur, du texte espagnol de *La Force du sang.*

16.

Nouvelles, imitées de Cervantes et autres auteurs espagnols, par le citoyen C*** (C. Coste d'Arnobat). Paris, Gérard, an XI-1802, 2 vol. in-12.

Extrait de l'Avant-propos :

« Mille détails de ces romans seraient aussi bizarres dans notre langue ; il faut donc leur substituer des équivalens, par lesquels les auteurs espagnols auraient eux-mêmes remplacé ces détails, aujourd'hui ridicules, s'ils avaient écrit dans notre siècle et en français. C'est la règle qu'on s'est prescrite en *imitant* dans cette traduction les nouvelles qu'on va lire, et en observant avec le plus grand soin de ne pas altérer la manière de chaque auteur. »

Le tome I (190 pp.) contient : *Aurore. — Les Cousins amants. — L'Amant libéral.*

Le tome II (210 pp.) contient : *L'Amour constant. — La Bohémienne.*

L'Amant libéral et *La Bohémienne* font partie des Nouvelles exemplaires. Ce sont les deux nouvelles que Coste d'Arnobat avait déjà publiées anonymement dans la série

de Le Febvre de Villebrune, en 1775 et 1776. (Voir nº 12.)

17.

Nouveaux mélanges de poésie et de littérature par Florian (ouvrage posthume publié par J.-B. Pujoulx). Paris, 1806, in-18.

Contient :

Dialogue entre deux chiens, nouvelle imitée de Michel Cervantes.

On lit au début de l'ouvrage :

L'auteur de *don Quichotte* a fait douze Nouvelles, qui toutes sont agréables, mais dont trois surtout méritent d'être distinguées par l'intérêt, l'originalité, la philosophie, que le peintre de Dorothée et de Sancho savait si bien répandre dans ses ouvrages. L'une de ces Nouvelles est *La Force du sang*, qu'on a déjà lue dans mes Mélanges, sous le titre de *Léocadie*. Dans une autre, où l'auteur raconte qu'un homme, malade à l'hôpital de Valladolid, entendit pendant la nuit une conversation qu'avaient ensemble les deux chiens qui gardaient l'hôpital, Cervantes se sert de cette bizarre fiction pour faire une critique fine et philosophique des mœurs, des usages de son pays. Enfin, dans la Nouvelle qui porte le nom de *Rinconet et Cortadille*, il nous représente au naturel une espèce d'hommes fort commune de son temps en Espagne, et dont la police a purgé depuis les grandes villes : ce sont des vauriens, des filous, formant un corps, ayant des statuts, des règles, composant une société peu respectable, mais for gaie. Cervantes les a peints avec un comique, une vérité qui sans doute, ont servi de modèle pour la caverne de Gil Blas. Son excellent esprit n'a pas laissé échapper cette occasion d'attaquer par le ridicule, arme qu'il maniait si bien, les petites pratiques superstitieuses que ces fripons mêlaient à leurs désordres. Cervantes, né dans le XVIe siècle, et en Espagne, était peut-être le seul alors qui sût que la superstition est la plus mortelle ennemie de la religion, et qu'on honore l'une en détruisant l'autre.

Pour éviter des longueurs, des traits d'un goût qui n'est plus le nôtre, j'ai réuni au *Dialogue des deux chiens* la nouvelle de *Rinconet et Cortadille*, j'y ai joint encore l'*Histoire de Ruperte*, épisode qui m'a paru piquant dans le roman de Persiles et Sigismonde, le dernier ouvrage du même auteur; enfin j'ai abrégé, supprimé beaucoup de choses, ajouté même quelquefois, mais tout ce qu'on trouvera de bon appartient à Cervantes, et si l'ouvrage ne plaît point, la faute en est sûrement à moi seul.

18.

Nouvelles de Michel Cervantes, précédées de mémoires sur la vie de cet auteur. Traduction nouvelle. Paris, Le Normant, 1809, 4 vol. in-18.

Le traducteur est Claude-Bernard Petitot.

Nous n'avons pu nous procurer un exemplaire de cette traduction; nous ignorons, par conséquent, quelles nouvelles y figurent.

19.

Nouvelles choisies de Cervantes. Traduction nouvelle. Paris, C.-L.-F. Panckoucke, 1825, in-32, 241 pp.

Ce volume fait partie de la collection : Traductions de tous les classiques. Le traducteur est H. Bouchon-Dubournial.

Les nouvelles traduites sont les trois suivantes : *Le mariage frauduleux; Dialogue de deux chiens; Léocadie* (*La Fuerza de la sangre*).

20.

Les nouvelles de Miguel de Cervantès Saavedra, traduites et annotées par Louis Viardot.

Paris, J.-J. Dubochet et Cie, 1838, 2 vol. in-8, 386 et 373 pp.

Contient :

Vol. 1. Préface du traducteur; Prologue au lecteur; *Cornélia; Rinconète et Cortadillo; L'Amant généreux; La Bohémienne de Madrid; Les deux jeunes filles; La Tante supposée.*

Vol. 2. *Le jaloux Estremadurien; L'Espagnole-anglaise; L'illustre Servante; La Force du sang; Le Mariage trompeur; Le Dialogue des deux chiens Scipion et Berganza; Pamphlet littéraire.* (Sous ce dernier titre, Viardot donne une traduction de *La adjunta al Parnaso.*)

21.

La Bohémienne de Madrid. Traduction de Louis Viardot. Paris, Hachette et Cie, 1853, in-16.

22.

Costanza ou l'illustre servante. Traduction de Louis Viardot. Paris, Hachette et Cie, 1853, in-16.

23.

Les Nouvelles de Miguel de Cervantès Saavedra, traduites et annotées par Louis Viardot. Nouvelle édition. Paris, L. Hachette et Cie, 1858, in-18 jésus, IV et 482 pp.

Contient les mêmes nouvelles que l'édition de 1838 (n° 20) moins *La Tante supposée*; contient en outre, sous le titre de *Le Petit-fils de Sancho Panza*, une adaptation du *Licencié Vidriera.*

24.

Voyage à travers Mes Livres. Lectures pour tous, recueillies et publiées par M. Ch. Romey. Avec quatre gravures. Paris, Morizot, 1862, in-12, viij et 424 pp.

Contient, de la page 38 à la page 71, *Le licencié Vidriera*, nouvelle traduite, pour la première fois, de Michel de Cervantes.

25.

Les Nouvelles de Miguel de Cervantès Saavedra, traduites et annotées par Louis Viardot. Nouvelle édition.

Paris, Hachette et Cie, 1875, in-18 jésus, IV et 482 pp.

Cette édition est identiquement la même que celle de 1858 (n° 23); la date seule du titre est changée.

26.

De Cervantès, *Rinconète et Cortadillo*. Nouvelle. 67 compositions par H. Atalaya. Traduction et notes de Louis Viardot.

Librairie artistique H. Launette et Cie, G. Boudet. Paris, 1891, in-4°.

TABLEAU INDIQUANT QUELLES NOUVELLES ONT ÉTÉ TRADUITES DANS LES DIVERSES ÉDITIONS DES TRADUCTIONS FRANÇAISES

		1. LA JITANILLA.	2. EL AMANTE LIBERAL.	3. RINCONETE Y CORTADILLO.	4. LA ESPAÑOLA INGLESA.	5. EL LICENCIADO VIDRIERA.	6. LA FUERZA DE LA SANGRE.	7. EL CELOSO EXTREMEÑO.	8. LA ILUSTRE FREGONA.	9. LAS DOS DONCELLAS.	10. LA SEÑORA CORNELIA.	11. EL CASAMIENTO ENGAÑOSO.	12. COLOQUIO DE LOS PERROS.	13. LA TIA FINGIDA.
1	1618. Paris. *de Rosset et d'Audiguier*	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...
2	1620-1621. Paris. *de Rosset et d'Audiguier*	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...
3	1633. Paris. *de Rosset et d'Audiguier*	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...
4	1640. Paris. *de Rosset et d'Audiguier*	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...
5	1665. Paris. *de Rosset et d'Audiguier*	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...
6	1678. Paris. (*Cotolendi.*)	T	T	T	T	T	T	...	...	...	...	...	...	...
7	1705. Amsterdam. *Anonyme*	T	T	...	T	...	T	T	...	...	T	...	...	...
8	1707. Paris. (*Hessein.*)	T	...	T	...	...	...	T	...	...	...	...	...	...
9	1723. Rouen, Paris. *Anonyme*	T	T	...	T	...	T	T	T	T	T	T	T	...
10	17?? ? *Anonyme*	T	T	...	T	...	T	T	T	T	T	T	T	...
11	1731. Amsterdam. *Anonyme*	T	T	...	T	...	T	T	T	T	T	T	T	...
12	1759. Lausanne. *Chassonville*	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...
13	1768. Amsterdam, Leipzig. (*Chassonville.*)	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...
14	1775-1778. Paris. (*Coste*) *et de Villebrune*	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...	...
15	1787. Paris. *Florian*	...	...	...	...	...	T	...	...	...	...	...	...	...
16	1802. Paris. (*Coste.*)	T	T	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...
17	1806. Paris. *Florian*	...	...	T	...	...	...	...	...	...	...	...	T	...
18	1809. Paris. (*Petitot.*)													
19	1825. Paris. (*Bouchon-Dubournial.*)	...	...	...	...	...	T	...	...	...	...	T	T	...
20	1838. Paris. *Viardot*	T	T	T	T	...	T	T	T	T	T	T	T	T
21	1853 Paris. *Viardot*	T	...	...	...	...	...	...	..	...	...	...	...	...
22	1853. Paris. *Viardot*	...	...	...	...	...	...	...	T	...	...	...	...	...
23	1858. Paris. *Viardot*	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...
24	1862. Paris. *Romey*	...	...	...	...	T	...	...	...	...	...	...	...	...
25	1875. Paris. *Viardot*	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...
26	1891. Paris. *Viardot*	...	...	T	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...
27	1892. Paris. *Foulché-Delbosc*	...	...	...	...	T	...	...	...	...	...	...	...	...

TABLEAU INDIQUANT QUELLES NOUVELLES ONT TRADUITES
LES DIVERS TRADUCTEURS

	Les numéros entre parenthèses renvoient au tableau précédent.	1. LA JITANILLA.	2. EL AMANTE LIBERAL.	3. RINCONETE Y CORTADILLO.	4. LA ESPAÑOLA INGLESA.	5. EL LICENCIADO VIDRIERA.	6 LA FUERZA DE LA SANGRE.	7. EL CELOSO EXTREMENO.	8. LA ILUSTRE FREGONA.	9. LAS DOS DONCELLAS.	10. LA SEÑORA CORNELIA.	11. EL CASAMIENTO ENGAÑOSO.	12. COLOQUIO DE LOS PERROS.	13. LA TIA FINGIDA.
1	1618. *de Rosset* (1, 2, 3, 4, 5)...	T	T	T	...	T	T	T	...	...	...	...	...	...
2	1618. *d'Audiguier* (1, 2, 3, 4, 5).	...	...	...	T	...	...	...	T	T	T	T	T	...
3	1678. *Cotolendi* (6)............	T	T	T	T	T	T	...	...	...	...	...	...	...
4	1705. *Anonyme* (7)............	T	T	...	T	...	T	T	...	...	T	...	...	...
5	1707. *Hessein* (8).............	T	...	T	...	...	...	T	...	...	...	...	...	...
6	1723. *Anonyme* (9)	T	T	...	T	...	T	T	T	T	T	T	T	...
7	1759. *Chassonville* (12, 13).....	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...
8	1775-1802. (*Coste d'Arnobat*) (14, 16)......................	T	T	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...	...
9	1775-1778. *De Villebrune* (14)...	...	...	T	T	T	T	T	T	T	T	T	...	...
10	1787-1806. *Florian* (15, 17)....	...	...	T	...	...	T	...	...	. .	...	...	T	...
11	1809. (*Petitot*) (18)													
12	1825. *Bouchon-Dubournial* (19)..	...	...	...	...	...	T	...	...	...	...	T	T	...
13	1838-1858. *Viardot* (20, 21, 22, 23, 25, 26).................	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T	T
14	1862. *Romey* (24)	...	...	...	...	T	...	...	...	...	...	...	...	...
15	1891. *Foulché-Delbosc* (27).....	...	...	...	...	T	...	...	...	...	...	...	...	...
	Nombre de traductions de chaque nouvelle :	8	7	7	7	7	9	7	5	5	6	6	6	1

Outre les éditions mentionnées ci-dessus, nous devons signaler les suivantes, indiquées dans divers recueils bibliographiques, mais dont aucun exemplaire ne se trouve dans les bibliothèques que nous avons pu mettre à

contribution; nous ne saurions donc garantir qu'elles aient existé :

Amsterdam et Paris, 1700; Amsterdam, 1709; Amsterdam, 1713; Rouen et Paris, 1713; Amsterdam, Claude Jordan, 1723 (ces trois éditions de 1713 et de 1723 sont peut-être indiquées fautivement pour celle de Rouen et Paris, 1723, n° 9); La Haye, 1739 ou 1744 (cette édition serait la première de la traduction de Saint-Martin de Chassonville ?)

III. — LES TRADUCTEURS DES NOUVELLES.

1.

François de Rosset, né vers 1570 en Provence, vivait encore en 1630. On a de lui : *Les sept Psaumes de la pénitence de David, traduits de l'italien de Pierre l'Arétin*, Paris, 1605, in-8, et une dizaine d'autres œuvres ou traductions, parmi lesquelles :

Les six premières Nouvelles de Cervantes, Paris, 1618.

La deuxième partie de Don Quichotte, Paris, 1618.

Les travaux de Persiles et de Sigismonde, histoire septentrionale, Paris, 1618, in-12.

L'admirable Histoire du chevalier du soleil, de Ortuñez de Calahorra, Paris, 1620-1626, 8 vol. in-8.

2.

Vital d'Audiguier, seigneur de la Ménor, né vers 1569, assassiné en 1624 à Paris. On a de lui plus de vingt ouvrages, parmi lesquels :

Les Diverses Fortunes de Pamfile et de Nise, tirées du Pèlerin en son pays de Lope de Vega, Paris, 1614, in-8.

Six Nouvelles de Michel Cervantes, traduites de l'espagnol, Paris, 1618, in-8,

Relations de Marc d'Obregon, traduites de l'espagnol, Paris, 1618, in-8.

Traité de la conversion de la Magdeleine, traduit de l'espagnol, Paris, 1618, in-8.

L'antiquité des Larons, ouvrage non moins curieux que délectable, composé en espagnol par Don Garcia et traduit en françois, Paris, Toussaint du Bray, 1621, petit in-8.

La Perfection du Chrétien, traduit de l'espagnol de Rodriguez, Paris, 1623, 3 vol. in-4.

3.

Charles Cotolendi, né à Aix ou à Avignon, mort vers 1710. Il se fit recevoir avocat, puis vint à Paris. Il renonça bientôt au barreau et se consacra à la littérature. On a de lui une douzaine d'ouvrages, parmi lesquels :

Nouvelles de Michel Cervantes, traduit de l'espagnol, Paris, 1678, 2 vol. in-12.

Vie de Christophe Colomb, traduit de l'espagnol, Paris, 1681, in-12.

4.

Pierre Hessein était secrétaire du roi. On ne connaît de lui que la traduction des *Nouvelles*.

5.

L'abbé Saint-Martin de Chassonville n'a publié, outre sa traduction des nouvelles de Cervantes, que :

Les Délassements d'un galant homme, Amsterdam, 1742, in-12, 316 pp.

6.

Charles-Pierre Coste d'Arnobat, né à Bayonne en 1732, mort en 1808. On a de lui des articles sur la littérature espagnole, parus dans le *Journal étranger; Lettres sur le voyage d'Espagne*, Pampelune (Paris), 1756, in-12; *Nouvelles imitées de Cervantes et autres auteurs espagnols*, Paris, 1802, 2 vol. in-12 et huit autres ouvrages.

7.

Jean-Baptiste Lefebvre de Villebrune, né à Senlis en 1732, mort le 7 octobre 1809. Il fut médecin, puis, en 1792, professeur d'hébreu et de syriaque au Collège de France, en 1793, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque nationale. Il se retira ensuite à Angoulême où il enseigna l'histoire naturelle et les humanités. Il a traduit les *Nouvelles* de Cervantes (1775-1776), les œuvres de Silius Italicus (1781, 3 vol. in-12) et celles d'Athénée (1789-1791, 5 vol. in-4).

8.

Jean-Pierre Claris de Florian, né au château de Florian (dans le département actuel du Gard) en 1755, mort à Sceaux en 1794, est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en esquisser la moindre biographie. Ses œuvres ayant trait à l'Espagne sont les suivantes : *Galatée*, 1783. — *Mélanges de poésie et de littérature*, 1787. — *Gonzalve de Cordoue*, précédé d'un précis historique sur les Maures, 1791. — *Don Quichotte*, publié après sa mort, 1799, 6 vol. in-18. — *Nouveaux mélanges de poésie et de littérature*, 1806.

Des adaptations de Florian on ne pourrait dire mieux que Viardot (*Etudes sur l'Espagne*, p. 276) :

« M. de Florian, qui veut bien trouver les *Nouvelles* de Cervantès *agréables* lui a fait l'honneur d'en *arranger* deux en français, celle qu'il nomme *Léocadie* (*la Fuerza de la sangre*) et le *Dialogue des chiens*. Il les a traitées précisément comme le *Don Quichotte* ; et c'est une pitié vraiment que de voir les œuvres d'un si grand génie audacieusement maniées, écourtées et mutilées par un si petit bel-esprit. Comment retrouver, dans les dix pages prétentieuses et décolorées de Léocadie, le récit nerveux, touchant et pathétique de la *Force du sang ?* Comment retrouver, dans la plate conversation de *Scipion* et de *Bergance*, vrais roquets de boudoirs, ces fines railleries des ridicules humains et ces leçons de haute moralité qu'échangent entre eux les deux gardiens de l'hôpital de la Résurrection ? »

9.

Claude-Bernard Petitot, né à Dijon en 1772, mort à Paris en 1825, a publié diverses tragédies, une traduction des œuvres dramatiques d'Alfieri, 52 volumes de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France* et plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels les *Nouvelles* de Cervantes. Il avait aussi traduit *Don Quichotte*, mais cette traduction n'a pas été publiée.

Son frère Alexandre Petitot, né à Dijon en 1777, avait été son collaborateur pour les traductions d'Alfieri et de Cervantes, ainsi que pour la *Collection des mémoires*.

10.

Henri Bouchon-Dubournial, né à Toul en 1749, mort à Paris en 1828. Ingénieur en province, puis professeur à l'école militaire, il fut envoyé en Espagne, en 1783, et y obtint une chaire à l'école royale militaire de Puerto-

Santa-Maria. C'est près de cette ville qu'il retrouva les restes du canal romain qui devait amener à Cadix les eaux de Tempul. Il en projeta la restauration, qu'il aurait dirigée sans la mort de Charles III. De retour en France, il fut emprisonné comme suspect pendant la Terreur; c'est en prison qu'il commença sa traduction de *Don Quichotte* qu'il ne publia qu'en 1807; coïncidence bizarre, c'était également en prison que Cervantes avait conçu son chef-d'œuvre. En 1826, il fut l'objet de poursuites pour n'avoir pas effectué le remboursement des cautionnements qu'il exigeait des copistes de ses manuscrits. Il mourut dans la misère. Outre deux brochures sur les finances, il a publié les traductions suivantes :

Don Quichotte, Paris, 1807, 4 vol. in-8. L'épisode du *Curioso impertinente* est omis.

Le Mari trop curieux, nouvelle tirée de *Don Quichotte*, Paris, 1809, in-12.

Persilès et Sigismonde, Paris, 1809, 2 vol. in-8.

En 1822, il annonça la traduction des *Œuvres complètes* de Cervantes, en 12 vol. in-8, mais il n'en publia que 6 : *Don Quichotte*, nouvelle édition en 4 et *Persilès*, nouvelle édition en 2.

En 1825, il publia des *Nouvelles choisies* de Cervantes.

Enfin, en 1828, l'année de sa mort, il faisait paraître : *Don Quichotte et Sancho Pança à Paris en 1828, par un octogénaire paralytique qui ne voit plus comme autrefois et qui ne se croit pas moins sage*, Paris, in-12.

II.

Louis Viardot. On ne peut donner, en quelques lignes,

l'idée du prodigieux labeur de Viardot : ce fut un des espagnolisants les plus scrupuleux et les plus féconds. Nous lui devons les meilleures traductions françaises de *Don Quichotte* et des *Nouvelles*, des études sur l'histoire d'Espagne et de nombreux volumes sur les beaux-arts. Né à Dijon, le 31 juillet 1800, il est mort à Paris, le 5 mai 1883.

12.

Charles Romey, né en 1804, mort en 1874, a publié diverses œuvres; les seules ayant trait à l'Espagne sont une *Histoire d'Espagne depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, Paris, 1839-1850, 9 vol. in-8, ouvrage inachevé, et une traduction du *Licencié Vidriera.*

IV. — *EL LICENCIADO VIDRIERA*

Ainsi que l'indiquent les tableaux précédents, *le Licencié Vidriera* a déjà été traduit ou adapté six fois en français :

1° 1618, François de Rosset (traduction);

2° 1678, Charles Cotolendi (adaptation);

3° 1744, Saint-Martin de Chassonville (traduction);

4° 1777, Jean-Baptiste Le Febvre de Villebrune (traduction);

5° 1858, Louis Viardot (adaptation).

6° 1862, Charles Romey (traduction).

La traduction de François de Rosset ne brille pas par la correction du style; il n'a pas su, comme la plupart des traducteurs du XVIIe siècle, du reste, concilier l'exactitude et l'élégance; il y aurait même, au point de vue de la fidélité, bien des choses à lui reprocher.

Cotolendi s'est borné à une simple adaptation, ainsi qu'il prend soin de l'annoncer dans sa préface :

.... Dans la *Nouvelle* du docteur Vidriera, il y a beaucoup de réponses qu'il fait, que je n'ay pas mises ; elles sont si fades en nôtre Langue, que quand je les ay leuës aux personnes que j'ay consultées, on ne les a pû souffrir. Je les ay donc ôtées, et en ay mis d'autres, peut-estre ne valent-elles pas mieux ; mais je n'ay fait cela que par le sentiment de gens extrémement éclairez.

Les *gens extrémement éclairez* ont malheureusement manqué de goût ce jour-là et la lecture des calembredaines vulgaires et ressassées qui remplissent l'adaptation de Cotolendi font regretter les finesses de Cervantes.

Saint-Martin de Chassonville et Le Febvre de Villebrune ont, sans doute, fait de leur mieux ; ils sont loin d'avoir tout compris.

Viardot, on a le regret de le constater, après avoir, en 1838, reculé devant la difficulté, voulut, en 1858, la tourner, mais ne réussit qu'à produire un mauvais pastiche.

On lit à la page 2 (avant-dernière ligne) de la *Préface du Traducteur* de l'édition de 1838 :

.....Cependant, une nouvelle du recueil original, *le Licencié Vidriera*, manquera à la copie française, et je crois devoir exposer le motif de cette suppression forcée.

Voici le sujet du *Licencié Vidriera* : Deux étudiants, allant à Salamanque, trouvent un jeune paysan endormi sous un saule. Ils l'éveillent, causent avec lui, sont charmés de son esprit naturel et l'emmènent à l'Université. Là, comme il arrivait fréquemment, le petit Tomas, devenu leur valet, fait des études à la suite de ses maîtres, fréquente les cours, passe les examens et reçoit le grade de licencié. Il entreprend ensuite un long voyage hors de son pays, parcourt successivement l'Italie, la Flandre, la France et revient à Salamanque, après avoir ajouté aux connais-

sances prises dans les livres celles que donnent la vue et l'expérience du monde. A peine de retour, une grande dame de cette ville s'éprend d'amour pour lui ; mais, tout entier aux sciences et aux lettres, le licencié résiste à ses avances. Alors, pour vaincre sa froideur, la dame lui fait prendre un philtre amoureux, c'est-à-dire un breuvage empoisonné qui lui ôte, sinon la vie, au moins la raison. Après six mois de souffrances, le pauvre licencié quitte son lit, maigre comme un squelette et radicalement fou.

Jusque-là, l'histoire est fort simple et la traduction facile. Mais ce n'est qu'un avant-propos, une sorte d'exposition et le drame change tout à coup d'aspect. La folie du licencié est de se croire un corps de verre. Il ne veut pas qu'on le touche ni qu'on l'approche et, quand il voyage, c'est dans un panier, sur le dos d'un âne, soigneusement enveloppé de paille comme une bouteille de vin précieux. Cependant, il a la manie de courir les rues en cet équipage. Il est bientôt connu, poursuivi, harcelé. Mais comme il a conservé, sur tout autre sujet, sa science et son esprit, il tient toujours une apostrophe prête pour les gens qu'il rencontre ou une répartie pour ceux qui l'interrogent, et bientôt la foule se porte sur ses pas, moins pour rire de son accoutrement que de ses saillies malicieuses. Au bout de deux ans, un religieux hyéronimite le guérit de sa monomanie et le fait redevenir homme de chair et d'os. Mais vainement reprend-il le costume de son office. La foule, qui ne croit pas à sa guérison, poursuit toujours, dès qu'il se montre, le licencié Vidriera, lequel, impatienté, quitte la toge, prend l'épée et va s'enrôler dans l'armée de Flandre.

Tel est le cadre de cette nouvelle que remplissent les apostrophes et les répliques du maniaque, c'est-à-dire mille satires courtes et vives sur toutes sortes de choses et toutes sortes de gens. C'est comme un feu roulant de jeux de mots, de *lazzi*, de calembours, aussi bien en latin qu'en espagnol. Pour transporter dans notre langue un tel sujet avec tous ses détails, il n'y avait que deux partis à prendre : ou rester traducteur, et alors chaque phrase exigeait un vrai commentaire, des notes beaucoup plus longues que le texte, ce qui aurait rendu insupportable une lecture devenue d'ailleurs sans utilité ; ou se faire imitateur, traiter cette nouvelle comme Le Sage, par exemple, a traité le *Diable*

Boiteux de Luiz Velez de Guevara, dont il a pris seulement la charpente pour achever lui-même l'édifice et remplacer enfin les satires espagnoles par des satires françaises. De ces deux partis, aucun ne me convenait; je voulais demeurer simple traducteur, mais traducteur lisible et non commentateur assommant. J'ai pris, comme dit Montaigne, un *tiers chemin* pour sortir d'embarras. Je n'ai ni traduit ni imité.

Vingt ans plus tard, Viardot changea d'avis; on lit, en en effet dans la préface de l'édition de 1858 :

..... Une autre *Nouvelle* qui manquait à la collection complète, et qui devait y manquer, parce que, sous la forme que lui a donnée Cervantes, elle échappe à toute traduction, c'est *le Licencié Vidriera*. Ayant à m'excuser de ne pouvoir le joindre au recueil, lorsque je publiais toutes les autres, je disais, après en avoir sommairement indiqué le sujet : « Pour transporter dans notre langue un tel sujet avec tous ses détails, il n'y avait que deux partis à prendre : ou rester traducteur, et alors chaque phrase exigeait un vrai commentaire, des notes beaucoup plus longues que le texte, ce qui aurait rendu insupportable une lecture devenue d'ailleurs sans utilité ; ou se faire imitateur, traiter cette nouvelle comme Le Sage, par exemple, a traité *le Diable Boiteux* de Luis Velez de Guevara, dont il a pris seulement la charpente pour achever lui-même l'édifice, et remplacer enfin les satires espagnoles par des satires françaises. De ces deux partis, aucun ne me convenait ; je voulais demeurer simple traducteur, mais traducteur lisible, et non commentateur assommant. J'ai pris, comme dit Montaigne, un *tiers chemin* pour sortir d'embarras. Je n'ai ni traduit ni imité. »

Aujourd'hui, je vais prendre exemple sur Le Sage, et, m'emparant du cadre adopté par Cervantes, dont je donnerai une traduction libre et abrégée, je remplirai ce cadre par une matière nouvelle, non de mon invention toutefois, mais empruntée au même pays, à toutes ses provinces et en quelque sorte à tous ses habitants. En un mot, au lieu des intraduisibles *lazzi* que prête Cervantes au fou raisonnable de sa nouvelle, j'emprunterai les proverbes de l'Espagne, et *le Licencié Vidriera* s'appellera *le Petit-*

fils de Sancho Panza. Dans cette espèce d'habit d'arlequin, il n'y aura de moi que la couture.

Il est regrettable que Viardot se soit borné à ce qu'il nomme une traduction libre et abrégée ; il est encore plus fâcheux qu'il ait cru devoir remplir ce cadre par une série de proverbes qui n'ont rien à voir avec le *Licencié*. Ce qu'il appelle *le Petit-fils de Sancho Panza* est d'une lecture peu agréable ; cet *habit d'arlequin* n'est pas habilement *cousu* et mérite à peine le nom d'adaptation.

Reste Romey qui, dans une note de la page 38 du volume précédemment cité, dit :

Nous avons essayé de traduire *le Licencié Vidriera* ou *le Licencié de Verre* que M. Viardot, dans la préface de sa version française des *Nouvelles* de Cervantes, a déclaré intraduisible. C'est la première fois qu'on tente de faire passer dans notre langue, d'une manière complète, cette nouvelle qui a effrayé tous les traducteurs, et qui présente, en effet, des difficultés de traduction presque insurmontables.

La recherche bibliographique la plus élémentaire aurait évité à Charles Romey de déclarer pompeusement que c'était « *la première fois qu'on tentait de faire passer dans notre langue, d'une manière complète, cette nouvelle qui a effrayé tous les traducteurs* ». D'une part, il ignore les traductions des XVIIe et XVIIIe siècles ; d'autre part, il ne mentionne même pas le malheureux essai de Viardot qui avait paru quatre ans seulement avant le sien. Il eut tort de s'attaquer, de son propre aveu, à *des difficultés de traduction presque insurmontables* et ne publia qu'une bien médiocre version.

*
* *

On s'est demandé si, de même que la plupart des autres *Nouvelles*, le *Licencié Vidriera* avait été pris sur le vif ou tout au moins si Cervantes n'avait pas observé chez un contemporain une folie analogue à celle de son héros. D'après divers commentateurs dont Navarrete s'est fait l'écho, il faudrait voir dans Thomas Rodaja une caricature du savant humaniste allemand Barth.

Barth, fatigué par ses nombreux travaux, aurait perdu la raison et, pendant dix ans, se serait imaginé être de verre, empêchant qu'on ne l'approchât. Ce serait ainsi, disent les commentateurs, que Cervantes aurait eu l'idée première de son licencié.

Gaspard de Barth ou, pour employer le nom latinisé dont il signait ses œuvres, Barthius, naquit à Küstrin dans le Brandebourg, le 21 juin 1587 et mourut à Halle, le 17 septembre 1658. Il fut d'une précocité prodigieuse : à douze ans il traduisait les Psaumes de David en vers latins. Après de brillantes études à Gotha, Wittenberg et Iéna, il voyagea pendant dix ans, visitant l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Italie, l'Espagne et apprenant la langue de chacun de ces pays. De retour en Allemagne, il habita tantôt Leipzig, tantôt Halle.

Ce fut un homme d'une grande érudition. Il a laissé de nombreux ouvrages : le principal a pour titre *Adversaria*[1]; on cite de lui de savantes éditions annotées de Claudien

---

1. Adversariorum, commentariorum libri LX. Francof., 1624, in-fol. Ce n'est que le tiers des Adversaria de Barth dont il y avait 180 livres manuscrits.

(Francfort, in-4, 1650), d'Enée de Gaza (Leipzig, in-4, 1655), de Stace (Zwickau, 1664-1665, 4 vol.), etc. Mais ce qui en Barth nous intéresse plus particulièrement, c'est qu'il fut, sans contredit, le premier espagnolisant allemand du XVIIe siècle. Il avait un véritable culte pour le castillan et en donna des preuves. En 1623, il publiait une traduction latine de l'Arétin [1], mais en la traduisant de la version espagnole de Fernan Xuarez [2].

En 1624, il donnait une traduction latine annotée de La Célestine [3] :

« C'est un livre divin, » écrivait-il dans son prologue, exprimant ainsi la même opinion que Cervantes. L'année suivante, 1625, c'est la *Diana enamorada* de Gil Polo qu'il traduit, toujours en latin [4].

Les commentateurs qui affirment que Cervantes connut

---

1. Pornodidascalus seu colloquium muliebre P. Aretini, ex italico in hispanicum sermonem vers. a F. Xuares, et de hisp. in lat. a Csp. Barthio; addita est expugnatio urbis Romæ ab exercitu Caroli V, etc... Francof., 1623, in-8°.

Id... 1624, in-8°. — Id... Cygneœ, 1660, in-8°. (Cette dernière édition contient aussi le catalogue des œuvres de Barth.)

2. Coloquio de las damas eñl qual se descubren las falsedades : tratos : engaños ; y hechizerias : de que vsan las mugeres enamoradas : para engañar a los simples : y aun a los muy auisados hombres : que dellas se enamoran, Agora nueuamente traduzido de lengua toscana en castellano : por el beneficiado Fernan Xuarez, 1548, in-8°.

Id... Medina del Campo, P. de Castro, 1549, in-8°.

Id..., id..., id..., 1607, in-12.

3. Pornoboscodidascalus latinus : de lenonum, lenarum, conciliatricum, servitiorum dolis, veneficiis, machinis plusquam diabolicis, de miseriis juvenum incautorum qui florem ætatis amoribus inconcessis addicunt ; de miserabili singulorum periculo et omnium interitu. Lingua hispanica ab incerto auctore instar ludi conscriptus Celestinæ titulo, etc. — Casp. Barthius... transscribebat. Francof., 1624, in-8°.

4. Casp. Barthi Erotodidascalus sive memoralium libri V. Ad hispanicum Gasperis Gilli Polli ; cum figuris æneis. *Hanoviæ*, 1625, in-8°.

Barth oublient de dire sur quoi ils font reposer leur assertion. Barth ne commença à voyager que vers 1608 ou 1609 et nous ne savons pas s'il visita l'Espagne avant 1613, date de la publication des *Nouvelles*. Il faudrait également prouver la folie de Barth et la date de cette folie. Or, en 1613, Barth avait 26 ans et aucun de ses biographes ne nous a transmis la plus légère indication d'une folie aussi singulière que celle qu'on lui prête. Si cette folie fut due aux fatigues de ses nombreux travaux, il faut logiquement admettre qu'elle ne se déclara qu'à un âge assez avancé et non en pleine jeunesse. La seule certitude que nous ayons, c'est que son humeur devint, vers le tard, assez étrange pour qu'on ait pu le croire atteint de quelque malaise d'esprit. « Gegen das Ende seines Lebens, nous dit un de ses biographes allemands[1], bezeichnete er sich selbst als den verworfensten Sünder und nichtvürdigsten Uebelthäter. » De là à se croire de verre il y a loin, et, jusqu'à preuve du contraire, nous devons laisser cette fable à ses propagateurs.

Au surplus, là se bornerait la ressemblance. La folie, dans la nouvelle espagnole, n'est qu'un prétexte et, disons-le, un prétexte qui pouvait sans inconvénients être remplacé par un autre tout aussi ingénieux. De plus, croit-on que l'idée d'un fou s'imaginant être de verre n'ait pas pu germer dans le cerveau de Cervantes sans qu'il ait été besoin d'un modèle ? Barth n'aurait probablement pas été le premier et sûrement pas le dernier malade atteint d'une semblable folie[2].

1. Allgemeine Deutsche Biographie, t. II. Leipzig, 1875.

2. Il n'y a que peu d'années se trouvait dans un des hospices d'aliénés de Paris un homme se croyant de verre et qui, restant toujours couché, demandait à grands cris qu'on ne l'approchât pas.

*
* *

S'il n'a pas de prototype, le licencié a du moins un frère aîné, et quel frère ! On reconnaîtra aisément l'hidalgo dont Cervantes écrivait : *perdia el pobre caballero el juicio*, et : *rematado ya su juicio, vino á dar en el mas estraño pensamiento que jamás dió loco en el mundo.* Au point de vue cérébral, Vidriera procède de Don Quichotte ; de même que le héros manchois, *quedó loco de la mas estraña locura que entre las locuras hasta entonces se habia visto.* Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est d'une folie singulièrement généreuse qu'il s'agit, la folie de la vérité. Le voile des mensonges humains ne couvre plus les yeux de Vidriera, et c'est tout ingénûment, avec la plus entière bonne foi, qu'il répondra, sous une forme d'une inimitable malice, au populaire et aux badauds, pensant au fond de soi ce que Cervantes pensait lui-même, j'imagine, qu'il est de ces choses dont il faudrait pleurer si l'on ne prenait le parti plus sage d'en rire. Vidriera n'est qu'un masque derrière lequel s'abrite le génial écrivain.

*
* *

De même que plusieurs autres œuvres de Cervantes [1],

---

1. Don Quichotte a inspiré en Espagne une comédie de Francisco de Avila (Barcelone, 1617), deux de Guillen de Castro (1621), une de Calderon que nous ne possédons plus et celles de Gomez Labrador, Francisco Martí, Valladares, Melendez Valdés, Ventura de la Vega.

Un épisode de Don Quichotte, *El Curioso impertinente*, a servi à Destouches qui, dans *Le Curieux impertinent*, a emprunté le commencement de l'intrigue du récit espagnol, mais en a changé le dénouement.

La Jitanilla a servi de thème à Juan Perez de Montalban (*la Jitanilla*),

le plus sensé des fous a été pris pour thème de certaines comédies [1].

En Espagne, le type du licencié Vidriera est devenu très populaire. Aujourd'hui encore, l'expression est d'un usage courant : une personne délicate, susceptible ou méticuleuse est assez communément surnommée *un licenciado Vidriera*.

à Antonio de Solís (*La Jitanilla de Madrid*) et sans doute à Molière pour l'épisode d'André de l'Etourdi ; enfin, on connaît les rapprochements qui ont été faits entre cette nouvelle et Notre-Dame de Paris de Victor Hugo.

Agustín Moreto a emprunté au dernier roman de Cervantes le sujet de sa comédie *Persiles y Sigismunda*.

1. Agustín Moreto. *El licenciado Vidriera*, comédie. Le héros n'est pas atteint de folie ; il ne fait que la simuler.

El licenciado Vidriera, comedia original en cuatro actos y en verso de D.-G. Romero Larrañaga y D.-F. Gonzalez Elipe. Madrid, 1841, in-8°, 64 pages.

En France, Antoine Jacob dit Montfleury (1640-1685), qui emprunta une grande partie de ses sujets aux auteurs dramatiques espagnols dont il connaissait admirablement la langue, fit, de *El licenciado Vidriera*, une comédie *Le Docteur de verre*. (Elle n'a été imprimée dans aucune des éditions du théâtre de Montfleury : 1705, 2 vol. in-12 ; 1739, 3 vol. in-12 ; 1775, 4 vol. in-12.)

LE

LICENCIÉ VIDRIERA



Deux étudiants de noble famille, se promenant sur les bords du Tormes, y trouvèrent, dormant sous un arbre, un enfant d'environ onze ans, vêtu comme un paysan. Ils ordonnèrent à un domestique de l'éveiller, puis ils lui demandèrent d'où il était et ce qu'il faisait, dormant dans cette solitude; à quoi l'enfant répondit que le nom de son pays, il l'avait oublié, et qu'il allait à la ville de Salamanque chercher un maître à servir, sous la seule condition qu'il lui permît d'étudier. Ils lui demandèrent s'il savait lire; il répondit que oui et qu'il savait aussi écrire.

— Ainsi, dit l'un des étudiants, ce n'est pas par manque de mémoire que tu as oublié le nom de ta patrie?

— Quel qu'en soit le motif, répondit l'enfant, son nom, pas plus que celui de mes parents, personne ne le connaîtra jusqu'à ce que je puisse leur faire honneur, à eux et à elle.

— Mais de quelle façon penses-tu leur faire honneur? demanda l'étudiant.

— Par mes études, répondit l'enfant, en me rendant célèbre par elles ; parce que j'ai entendu dire que c'est des hommes que se font les évêques.

Cette réponse porta les deux étudiants à le prendre et à l'emmener avec eux; ils le firent étudier comme on fait généralement étudier des domestiques dans cette université. L'enfant dit qu'il s'appelait Thomas Rodaja[1] : ses maîtres déduisirent de son

---

1. *Rodaja* signifie *petite roue pleine, rondelle.*

nom et de ses vêtements qu'il devait être le fils de quelque pauvre laboureur. Peu de jours après ils l'habillèrent de noir, et, en quelques semaines, Thomas donna des preuves d'une si rare intelligence, en servant ses maîtres avec tant de fidélité, d'exactitude et de zèle, que, tout en ne négligeant en rien ses études, il semblait ne s'occuper que de les servir : et comme le bon service du serviteur porte la volonté du maître à le bien traiter, Thomas n'était déjà plus le domestique de ses maîtres, mais leur compagnon. Bref, pendant huit ans qu'il passa avec eux, il se rendit si célèbre dans l'université par son bon esprit et ses remarquables aptitudes, qu'il était estimé et aimé de toute espèce de gens. Sa principale étude fut celle du droit; mais il excellait surtout dans les humanités, et il avait une si heureuse mémoire que la chose était vraiment surprenante; il la rehaussait tellement par sa grande intelligence, qu'il n'était pas moins célèbre par l'une que par l'autre.

Il arriva un temps où ses maîtres achevèrent leurs études et revinrent dans leur pays, qui était une des meilleures villes d'Andalousie; ils emmenèrent Thomas avec eux, et celui-ci y séjourna quelques jours; mais, tourmenté du désir de retourner à ses études et à Salamanque (car la volonté d'y revenir ensorcelle tous ceux qui ont goûté les douceurs de la vie qu'on y mène), il en demanda la permission à ses maîtres. Ceux-ci, courtois et libéraux, la lui accordèrent, le pourvoyant de telle sorte, qu'avec ce qu'ils lui donnèrent il pouvait subsister trois ans.

Il prit congé d'eux, témoignant sa reconnaissance par ses paroles, et sortit de Malaga (qui était la patrie de ses maîtres). En descendant la côte de la Zambra, chemin d'Antequera, il rencontra un gentilhomme à cheval, en élégant habit de voyage, suivi de deux domestiques également à cheval. Il l'aborda et apprit qu'il faisait la même route que lui; ils devinrent camarades, causèrent de diverses choses et bientôt Thomas donna des preuves de sa rare intelligence et le cavalier de son élégance et de son usage des cours. Il dit qu'il était capitaine d'infanterie au service de Sa Majesté et que son enseigne rassemblait sa compagnie près de Salamanque. Il lui vanta la vie du soldat, lui peignit sous de très belles couleurs la beauté de la ville de Naples, les délices de Palerme, l'abondance de Milan, les festins de Lombardie, les

splendides repas des hôtelleries; il lui représenta le plaisir de dire : « Vite, patron; viens ici, maraud : apporte le maquereau, les poulets et le macaroni [1]. » Il porta aux nues la vie libre du soldat et la liberté de l'Italie; mais il ne lui dit rien du froid qu'éprouvent les sentinelles, du péril des assauts, de l'épouvante des batailles, de la famine des sièges, de l'explosion des mines, ni d'autres choses de cette nature que quelques personnes prennent et tiennent pour des suppléments au poids de la vie de soldat, alors qu'elles en sont la charge principale. Bref, il lui dit tant de choses, et de si belle façon, que la sagesse de notre Thomas Rodaja commença à faiblir, et sa volonté à s'amouracher de cette vie qui côtoie la mort de si près.

Le capitaine, qui s'appelait don Diego de Valdivia [2], enchanté de la bonne mine, de l'esprit et de la désinvolture de Thomas, lui demanda de l'accompagner en Italie, ne fût-ce que par curiosité de la voir; il lui offrait sa table et même, s'il était nécessaire, son drapeau, parce que son enseigne devait le quitter bientôt. Il n'en fallut pas beaucoup pour que Thomas acceptât l'invitation, se faisant en lui-même le raisonnement qu'il serait bon de voir l'Italie, les Flandres et d'autres terres et pays; car les longs voyages assagissent les hommes; il n'y dépenserait tout au plus que trois ou quatre années qui, ajoutées au petit nombre qu'il avait, ne seraient pas suffisantes pour l'empêcher de terminer ses études. Comme si tout devait se passer selon ses désirs, il dit au capitaine qu'il l'accompagnerait volontiers en Italie, mais à la condition qu'il n'aurait pas à s'enrôler sous un drapeau. Le capitaine lui représenta que peu importait l'enrôlement; qu'enrôlé,

---

1. Le texte de cette phrase italienne est, dans l'édition originale, légèrement espagnolisé : « Aconcha patron, pasa acá manigoldo, venga la macarela, li polastri é li macarroni. »

2. Ce n'est pas un nom de fantaisie. Cervantes a effectivement connu un « *licenciado Diego de Valdivia, alcalde de la Real Audiencia de Sevilla* ». Ce n'est pas la seule fois qu'il a utilisé le nom d'un personnage avec lequel il s'est trouvé en rapports; mais ici le nom seul n'est pas inventé. Voir les *Nuevos Documentos para ilustrar la vida de Miguel de Cervantes Saavedra*, publiés à Séville en 1864, par l'éminent cervantiste D. José María Asensio y Toledo (pp. 2 et 42).

il participerait aux secours et aux payes de la compagnie, et qu'il lui accorderait un congé toutes les fois qu'il le lui demanderait.

— Ce serait, dit Thomas, aller contre ma conscience et contre celle du seigneur capitaine; aussi aimé-je mieux partir libre qu'enrôlé.

— Une conscience si scrupuleuse, dit don Diego, est plutôt celle d'un religieux que d'un soldat ; mais quoi qu'il en soit, nous voilà camarades.

Ils arrivèrent cette nuit-là à Antequera, et, grâce à de longues étapes, rejoignirent, en peu de jours, la compagnie déjà formée et qui commençait à se diriger vers Carthagène, s'arrêtant, elle et quatre autres, dans les villages qu'elles traversaient. Thomas y remarqua l'autorité des commissaires, les exigences de quelques capitaines, la sollicitude des fourriers, l'industrie et l'art de calculer des payeurs, les plaintes du peuple, le rachat des billets de logement, l'insolence des conscrits, les querelles avec les hôteliers, l'habitude de demander des bagages plus qu'il n'était nécessaire et enfin l'obligation presque absolue de faire tout ce qu'il remarquait et qui lui paraissait mal. Thomas avait échangé les habits d'étudiant pour ceux de soldat[1] et il prit des airs de rodomont. De ses nombreux livres, il ne garda que des *Heures de Notre-Dame*, et un *Garcilaso* sans commentaires, qu'il portait dans ses deux poches. Ils arrivèrent à Carthagène, plus vite qu'il ne l'auraient voulu, car être logés à droite et à gauche est une vie large et variée, et chaque jour se présentent des choses nouvelles et plaisantes.

Là, ils s'embarquèrent sur quatre galères de Naples et Thomas Rodaja remarqua l'étrange vie de ces maisons maritimes, où le plus souvent les punaises vous maltraitent, les forçats vous volent, les marins vous rudoient, les souris vous rongent et le mouvement de la mer vous fatigue. Les grandes bourrasques et les tourmentes le remplirent de peur, surtout dans le golfe du Lion, où deux tempêtes les assaillirent : l'une les jeta sur la Corse, l'autre sur Toulon, en France. Enfin, après des nuits sans

---

1. *Habiase vestido Tomas de papagayo.* Les couleurs des vêtements de certains soldats de cette époque étaient, en effet, des couleurs *de perroquet.*

sommeil, mouillés, les yeux cernés, ils arrivèrent à la belle ville de Gênes.

Ils débarquèrent dans son port abrité [1], et après avoir visité une église, le capitaine entra avec tous ses camarades dans une hôtellerie où ils mirent en oubli toutes les bourrasques passées dans leur joie présente. Là, ils connurent la douceur du *Treviano*, la vigueur du *Montefiascone* [2], la force de l'*Asperino*, la générosité des vins grecs de *Candie* et de *Samos*, la grandeur de celui des *Cinq Vignes*, la douceur et le naturel paisible de *Dame Grenache* [3], la rusticité de la *Centola*, sans que parmi tous ces seigneurs osât paraître la bassesse du vin de *Romagne*. L'hôte, après leur avoir fourni cette série si longue de vins si différents, offrit de faire paraître sans user de tromperie, réellement et véritablement, le *Madrigal*, le *Coca*, l'*Alaejos*, le vin de la ville plus impériale que royale [4], séjour du dieu du rire; il offrit l'*Esquivias*, l'*Alanis*, le *Cazalla*, le *Guadalcanal* et le *Membrilla*, sans oublier le *Ribadabia* et le *Descargamaria*. Enfin l'hôte nomma plus de vins et leur en donna plus que n'en put avoir dans ses caves Bacchus lui-même.

Le bon Thomas s'étonna aussi des blonds cheveux des Génoises, de l'aimable et gaillarde tournure des hommes et de l'admirable beauté de la ville dont les maisons semblent enchâssées dans des rochers comme des diamants dans de l'or. Le lendemain débarquèrent toutes les compagnies qui devaient aller en Piémont; mais Thomas ne voulut pas faire ce voyage. Il préféra s'en aller de là, par terre, à Rome et à Naples, projetant de revenir, par la grande Venise et par Lorette, à Milan et en Piémont, où don Diego de Valdivia lui dit qu'il le trouverait, si on ne l'avait pas encore envoyé dans les Flandres, ainsi que le bruit en courait.

Deux jours après, Thomas prit congé du capitaine et en cinq

---

1. *En su recogido mandrache*. La partie la plus sud-orientale du port de Gênes porte encore aujourd'hui le nom de *Mandraccio*. Elle est bordée, dans sa largeur, par la place Cavour.

2. Vin de muscat renommé. Montefiascone est à 17 kilomètres N.-N.-O. de Viterbe.

3. Vin rouge doux d'Aragon.

4. Ciudad Real. C'est non loin de cette ville qu'est situé Valdepeñas, dont les vins sont si célèbres.

arriva à Florence, après avoir vu Lucques, ville petite mais très bien bâtie et dans laquelle les Espagnols sont mieux vus et mieux reçus qu'en aucune autre partie de l'Italie. Florence le satisfit complètement, autant par son agréable situation que par sa propreté, ses somptueux édifices, sa fraîche rivière et ses rues paisibles; il y passa quatre jours et partit aussitôt pour Rome, reine des villes et maîtresse du monde.

Il visita ses temples, adora ses reliques et admira sa grandeur; et, de même qu'aux ongles on reconnaît la grandeur et la force du lion, de même il reconnut celles de Rome par ses marbres ruinés, ses statues, les unes brisées, les autres entières, par ses arcs de triomphe rompus et ses thermes renversés, par ses magnifiques portiques et ses grands amphithéâtres, par son fleuve fameux et saint, aux rives toujours baignées [1], et sanctifiées par les reliques innombrables des corps des martyrs qui y eurent leur tombeau, par ses ponts, qui semblent se regarder les uns les autres, et par ses rues qui par leur nom seul sont fameuses au dessus de toutes les autres villes du monde : la voie Appienne, la Flaminienne, la Julienne et d'autres aussi célèbres. Il n'admira pas moins la division des montagnes qu'elle renferme dans ses murailles : le Célius, le Quirinal, le Vatican et les quatre autres dont les noms témoignent de la grandeur de la majesté romaines.

Il remarqua aussi l'autorité du collège des cardinaux, la majesté du Souverain Pontife, le concours et la variété des gens et des nations. Il admira tout, remarqua tout et apprécia tout à sa juste valeur. Après avoir fait la station des sept églises, s'être confessé à un pénitencier et avoir baisé le pied de Sa Sainteté, chargé d'agnus et de chapelets, il résolut d'aller à Naples. Comme on était à la saison des fièvres, chose mauvaise et dangereuse pour tous ceux qui entrent à Rome ou qui en sortent par terre, il prit la mer; à l'étonnement qu'il avait eu de voir Rome s'ajouta celui que lui causa la vue de Naples, la ville, à son avis et à celui de tous ceux qui l'ont vue, la plus belle d'Europe et même du monde entier.

De là, il se rendit en Sicile, vit Palerme, puis Messine. De

---

1. Antithèse ironique : Cervantes pensait sans doute aux fleuves espagnols.

Palerme, il admira la situation et la beauté; de Messine, le port, et de toute l'île, l'abondance, qui la fait nommer avec raison le grenier de l'Italie. Il revint à Naples et à Rome et de là se rendit à Notre-Dame-de-Lorette, dans le saint temple de laquelle il ne vit ni murs, ni murailles, tant ils étaient couverts de béquilles, suaires, chaînes, entraves, menottes, chevelures, figures de cire, tableaux et portraits, qui indiquaient clairement les innombrables grâces que beaucoup de personnes avaient reçues de la main de Dieu par l'intercession de sa divine mère, car il a voulu honorer cette sainte image et l'autoriser d'une multitude de miracles, en récompense de la dévotion qu'ont pour elle ceux qui ont orné les murs de sa maison de semblables ex-votos. Il vit la chambre même et la place où se dénoua la plus haute et la plus importante ambassade qu'aient vue, sans la comprendre, tous les cieux, tous les anges et tous les habitants des demeures éternelles.

De là, il s'embarqua à Ancône et se rendit à Venise, ville qui, si Colomb n'était pas venu au monde, n'aurait pas eu sa pareille; il n'en est pas ainsi, grâce au ciel et au grand Fernand Cortés qui conquit la grande Mexico pour que la grande Venise eût, en quelque sorte, une rivale. Ces deux villes fameuses se ressemblent par leurs rues qui sont des canaux : celle d'Europe, admiration de l'ancien monde; celle d'Amérique, étonnement du monde nouveau. Il lui sembla que la richesse de Venise était infinie, son gouvernement prudent, sa situation inexpugnable, son abondance grande, ses environs gais, qu'en un mot, elle était, dans son ensemble et dans ses parties, digne de sa renommée qui est répandue dans toutes les parties du monde; il eut lieu de penser que ce qui donnait plus de poids à cette vérité, c'était son fameux arsenal qui est le lieu où se fabriquent les galères et d'autres vaisseaux innombrables. Les plaisirs et les passetemps que notre curieux voyageur trouva à Venise furent à peu près ceux de Calypso, car ils lui faisaient presque oublier son premier dessein. Mais, y ayant séjourné un mois, il revint, par Ferrare, Parme et Plaisance, à Milan, officine de Vulcain, objet de haine du royaume de France, ville enfin dont on dit qu'elle peut parler et agir. Ce qui la rend magnifique, c'est sa grandeur, son dôme et la merveilleuse abondance de toutes les choses nécessaires à la vie humaine.

De là, il alla à Asti et il y arriva juste à temps, car, le lendemain, le régiment partait pour les Flandres. Il fut très bien reçu par son ami le capitaine ; en sa compagnie, et comme son camarade, il passa en Flandre et arriva à Anvers, ville aussi faite pour émerveiller que celles qu'il avait vues en Italie. Il visita Gand et Bruxelles et remarqua que tout le pays se disposait à prendre les armes pour entrer en campagne l'été suivant.

Ayant satisfait le désir qui l'avait porté à voir ce qu'il avait vu, il résolut de retourner en Espagne et à Salamanque pour y achever ses études ; il le fit ainsi qu'il le pensait, au très grand déplaisir de son camarade qui le pria, en prenant congé de lui, de l'informer de sa santé, de son arrivée et de ses affaires. Il le lui promit, comme il le lui était demandé, et, à travers la France, revint en Espagne sans avoir vu Paris, alors troublé par des guerres. Enfin, il arriva à Salamanque où il fut bien reçu de ses amis et, grâce aux facilités qu'ils lui procurèrent, il poursuivit ses études jusqu'à ce qu'il obtint le grade de licencié en droit.

*
* *

A cette époque arriva dans cette ville une dame pleine de faste et d'artifices. Aussitôt accoururent à l'amorce et à l'appeau tous les oiseaux du lieu : il n'y eut si petit écolier qui ne lui fît visite. On rapporta à Thomas que cette dame disait qu'elle avait vécu en Italie et en Flandre, et pour savoir s'il la connaissait, il alla chez elle. Dès qu'elle l'eût vu, elle en devint amoureuse, mais lui ne l'aurait pas remarquée, et, s'il n'avait été forcé et poussé par d'autres, il ne serait pas entré dans sa maison. En fin de compte, elle lui découvrit son amour et s'offrit à lui. Mais comme il faisait plus attention à ses livres qu'à d'autre passe-temps, il ne répondait en aucune façon au goût de la dame qui, se voyant dédaignée et, à ce qu'il lui semblait, abhorrée, crut qu'elle ne pourrait conquérir par des voies ordinaires le rocher de la volonté de Thomas. Elle résolut de chercher d'autres moyens qui lui semblèrent plus efficaces et suffisants pour arriver à l'accomplissement de ses désirs. Conseillée par une mauresque, elle

donna à Thomas un charme dans un coing confit de Tolède [1], croyant lui donner une chose qui forcerait sa volonté à l'aimer, comme s'il y avait au monde des herbes, des enchantements ou des paroles pouvant forcer le libre arbitre [2]; aussi celles qui donnent ces boissons ou ces mets destinés à faire aimer, sont-elles appelées empoisonneuses, car elles ne font autre chose que donner du poison à qui les prend, comme l'a démontré l'expérience en beaucoup d'occasions.

Thomas mangea le coing d'une manière si malheureuse qu'il commença aussitôt à frapper des pieds et des mains comme s'il avait été atteint d'épilepsie; il demeura sans connaissance pendant plusieurs heures au bout desquelles il revint à lui dans un état voisin de l'hébètement : d'une langue troublée et bégayante, il dit qu'un coing qu'il avait mangé l'avait tué et déclara qui le lui avait donné. La justice, instruite du fait, alla rechercher la malfaitrice; mais elle, voyant le mauvais résultat de l'aventure, s'était déjà mise en sûreté et ne reparut jamais.

Thomas resta six mois au lit, pendant lesquels il sécha et n'eut plus, comme on dit, que la peau et les os; il laissait voir qu'il avait l'esprit troublé; et, quoiqu'on lui donnât tous les remèdes possibles, on ne put guérir que la maladie de son corps et non celle de son intelligence. Il revint donc à la santé, mais demeura fou de la plus étrange folie qu'on eût jamais vue jusqu'alors. Le malheureux s'imagina qu'il était tout de verre et, dans cette pensée, dès que quelqu'un s'approchait de lui, il poussait des cris terribles, demandant et suppliant, par ses paroles et ses raisonnements, qu'on ne l'approchât point parce qu'on le briserait,

---

1. Les coings confits de Tolède étaient aussi renommés au XVIIe siècle que le sont aujourd'hui ceux de Puente Genil.

2. Comparer cette déclaration à celle contenue dans *Don Quichotte* (I, 22) : « *Je sais bien qu'il n'y a pas dans le monde de sortilèges qui puissent détourner et contraindre la volonté, comme le pensent quelques simples ; nous avons notre libre arbitre ; ni herbes, ni enchantements ne peuvent le violenter. Ce que font quelques naïves femmelettes et quelques fripons pleins de fourberie, ce sont des breuvages et des poisons, avec lesquels ils rendent les hommes fous, laissant entendre qu'ils peuvent les faire aimer, alors qu'il est, comme je le dis, impossible de forcer la volonté.* »

car il n'était réellement pas fait comme les autres hommes, étant entièrement de verre des pieds à la tête. Pour lui ôter cette étrange idée, beaucoup de personnes, sans avoir égard à ses cris et à ses prières, s'approchèrent de lui et le serrèrent dans leurs bras, en lui disant de considérer qu'il ne se brisait pas. Mais tout ce que l'on obtenait, c'était que le pauvre malheureux se jetât par terre en poussant mille cris; une défaillance le prenait aussitôt et il ne revenait à lui qu'au bout de quatre heures, en renouvelant ses plaintes et ses prières de ne pas l'approcher de nouveau.

Il demandait qu'on lui parlât de loin et qu'on l'interrogeât sur ce que l'on désirait : il répondrait à tous avec plus d'intelligence que jadis, étant un homme de verre et non de chair, parce que le verre, qui est d'une matière subtile et délicate, agit sur l'âme avec plus de promptitude et d'efficacité que ne le fait la matière du corps, qui est pesante et terrestre. Quelques-uns voulurent voir s'il disait vrai et lui posèrent des questions nombreuses et difficiles auxquelles il répondit spontanément avec une très grande acuité d'esprit; ce qui étonna les plus lettrés de l'université, ainsi que les professeurs de médecine et de philosophie, ce fut de voir, chez un sujet atteint d'une si étrange folie que celle de penser qu'il était de verre, une si grande intelligence répondant à toute question avec justesse et pénétration.

Thomas demanda qu'on lui donnât quelque étui où il pût mettre son corps, ce vase fragile, craignant qu'il ne se brisât s'il endossait un vêtement étroit ; aussi lui donna-t-on une robe grise et une chemise très large, qu'il revêtit avec beaucoup de précautions. Il se ceignit d'une corde de coton, ne voulut de souliers d'aucune sorte et imagina, pour qu'on lui donnât à manger sans arriver jusqu'à lui, de mettre au bout d'un bâton un petit pot de chambre dans lequel on plaçait quelques fruits de la saison; il ne voulait ni chair ni poisson, ne buvait qu'à une fontaine ou dans un ruisseau au moyen de ses mains. Quand il allait par les rues, il en prenait toujours le milieu, regardant les toits, dans la crainte que quelque tuile n'en tombât et ne le brisât. L'été, il dormait dans les champs à la belle étoile; l'hiver dans quelque maison et s'enfonçait dans la paille jusqu'au cou, disant que c'était là le lit le plus convenable et le plus sûr que puissent avoir les hommes de verre. Quand il tonnait, il tremblait comme un

homme atteint de tremblement mercuriel, se précipitait dans la campagne et ne rentrait en ville qu'une fois la tempête passée. Ses amis le tinrent longtemps enfermé; mais, voyant que sa folie s'aggravait, ils résolurent de lui accorder ce qu'il leur demandait, qui était de le laisser aller en liberté. Il alla donc par la ville, causant de l'étonnement et de la pitié à tous ceux qui le connaissaient.

Les gamins l'entouraient aussitôt, mais il les tenait à distance avec son bâton et les priait de lui parler de loin pour qu'il ne se brisât pas, car étant homme de verre, il était très fragile et très délicat. Les gamins, qui sont l'engeance la plus turbulente du monde, se mirent, malgré ses prières et ses cris, à lui lancer des chiffons et même des pierres, pour voir s'il était de verre comme il le disait; mais il criait et s'agitait tellement, que les passants, pris de pitié, grondaient et châtiaient les gamins pour les empêcher de le tourmenter.

Mais, un jour qu'ils l'avaient beaucoup fatigué, il se tourna vers eux en disant : « Que me voulez-vous, gamins, obstinés comme des mouches, sales comme des punaises, hardis comme des puces? Suis-je par hasard le mont *Testaccio* de Rome, pour que vous me lanciez tant de tessons et de tuiles[1] ? » Beaucoup de gens le suivaient toujours pour l'entendre gronder et répondre à tout le monde, et les gamins prirent le parti de l'écouter plutôt que de le tourmenter.

Passant une fois par la friperie de Salamanque, une fripière lui dit : « Sur mon âme, seigneur licencié, j'ai grand chagrin de votre malheur; mais que ferais-je, car je ne puis pleurer, n'est-ce pas? » Il se tourna vers elle et lui dit très tranquillement : « *Filiæ Hierusalem, plorate super vos et super filios vestros.* » Le mari de la fripière comprit la malice de cette réponse et lui dit : « Frère

1. Le *Monte Testaccio* (*Mons Testaceus*) de Rome, qui ne date, dit-on, que du IIIe siècle, est un monceau de fragments de poteries (*testa*, tesson), de gravois et de débris de toutes sortes. Le *Monte Citorio* a été formé de la même manière.

licencié Vidriera[1] (ainsi disait-il qu'il se nommait), vous tenez plus du rusé que du fou. » — « Je m'en moque, répondit-il, pourvu que je ne tienne rien du sot. »

Passant un jour devant une maison publique, il vit que plusieurs des femmes de cette maison se tenaient sur la porte ; il dit que c'étaient les bagages de l'armée de Satan qui étaient logés dans la maison de l'enfer.

Quelqu'un lui demanda quel conseil ou quelle consolation il donnerait à un de ses amis qui était fort triste parce que sa femme l'avait quitté pour un autre. Il répondit : « Dis-lui de rendre grâces à Dieu d'avoir permis qu'on enlevât son ennemi de sa maison. » — « Ainsi donc, il n'ira pas la chercher ? » reprit l'autre. — « Certes non, répliqua Vidriera, parce que la retrouver serait retrouver un témoin perpétuel et véritable de son déshonneur. » — « Puisqu'il en est ainsi, dit l'interlocuteur, que ferais-je pour avoir la paix avec ma femme ? » — Il lui répondit : « Donne-lui ce dont elle aura besoin ; laisse-la commander à tous ceux de ta maison, mais ne souffre pas qu'elle te commande. »

Un enfant lui dit : « Seigneur licencié Vidriera, je veux quitter mon père parce qu'il me fouette souvent. » — Il lui répondit : « Remarque, mon enfant, que les coups de fouet que les pères donnent à leur fils honorent, et que ceux du bourreau déshonorent. »

Etant à la porte d'une église, il y vit entrer un laboureur, de ceux qui se targuent d'être vieux chrétiens[2] ; derrière lui en

---

1. *Vidriera* signifie *vitrage, verrière, verrine*. Le titre de la nouvelle pourrait être traduit *Le licencié de verre*.

2. *Cristianos viejos*. On nommait ainsi ceux dont les ascendants étaient chrétiens, par opposition aux *cristianos nuevos*, juifs et maures convertis ou passant pour convertis.

venait un autre qui ne pratiquait pas depuis aussi longtemps que le premier. Le licencié se mit à crier à tue-tête au premier laboureur : « Attendez, Dimanche, que Samedi soit passé. »

Il disait que les maîtres d'école étaient heureux, car ils avaient toujours affaire à des anges, très gentils s'ils n'étaient morveux.

Un autre lui demanda que lui semblait des maquerelles. Il répondit que les véritables n'étaient pas celles que l'on connaissait comme telles, mais bien les voisines qui donnent de mauvais conseils.

*
* *

La nouvelle de sa folie, de ses réponses et de ses propos se répandit par toute la Castille; elle parvint à la connaissance d'un prince ou grand seigneur qui était à la cour. Ce prince voulut le faire venir près de lui et chargea un chevalier de ses amis, qui était à Salamanque, de le lui envoyer. Ce chevalier, le rencontrant un jour, lui dit : « Que le seigneur licencié Vidriera sache qu'un grand personnage de la cour veut le voir et l'envoie chercher. » — A quoi il répondit : « Que Votre Grâce m'excuse auprès de ce seigneur, mais je ne suis pas fait pour le palais, car j'ai de la pudeur et ne sais pas flatter. »

Malgré cela, le chevalier l'envoya à la cour ; pour l'y mener, on usa de ce moyen : on le mit dans une sorte de panier double, semblable à ceux dans lesquels on porte le verre ; comme contrepoids, on se servit de pierres. Au milieu de la paille dans laquelle il se trouvait, on plaça quelques objets en verre, pour faire comprendre qu'on le transportait comme un vase de verre.

Il arriva à Valladolid, où se trouvait la cour à cette époque; il y entra pendant la nuit et on le tira de son panier dans la maison du seigneur qui l'avait envoyé chercher. Celui-ci le reçut fort bien et lui dit : « Que le seigneur licencié Vidriera soit le bienvenu. Comment a-t-il supporté le voyage ? Comment va sa

santé ? » — A quoi il répondit : « Aucun chemin n'est mauvais pourvu qu'on l'achève, sauf celui qui mène à la potence; ma santé n'est ni bonne, ni mauvaise, parce que mon pouls est d'accord avec mon cerveau. »

Le lendemain, ayant vu sur des perches beaucoup de faucons et autres oiseaux de fauconnerie, il dit que cette sorte de chasse était digne des princes et des grands seigneurs, mais qu'ils prissent garde que le plaisir comparé au profit en était de deux mille pour un. La chasse au lièvre était très agréable, ajouta-t-il, surtout quand on chassait avec des lévriers appartenant à autrui.

Le chevalier s'amusa de sa folie et le laissa sortir par la ville, sous la protection et la garde d'un homme chargé d'empêcher les gamins de lui faire du mal; de ceux-ci et de la cour entière, il fut connu en six jours. A chaque pas, dans chaque rue, à tous les coins, il répondait à toutes les questions qu'on lui posait.

Un étudiant lui demanda s'il était poète, parce qu'il lui semblait avoir des dispositions pour tout. Il répondit : « Jusqu'à présent je n'ai été ni si sot ni si heureux. » — « Je ne comprends pas sot et heureux ? » dit l'étudiant. — Et Vidriera répondit : « Je n'ai été ni assez sot pour être devenu un mauvais poète, ni assez heureux pour avoir mérité d'en être un bon. »

Un autre étudiant lui demanda en quelle estime il tenait les poètes. Il répondit qu'il prisait fort la poésie, mais nullement les poètes. — « Pourquoi cela ? » lui demanda-t-on. Il répondit que sur le nombre infini de poètes qu'il y avait, les bons étaient si peu nombreux qu'à peine faisaient-ils nombre et que, par conséquent, comme il n'y avait pas de poètes, il ne les estimait pas; mais qu'il admirait et révérait la poésie, parce qu'elle renfermait en soi toutes les sciences; en effet, elle se sert de toutes, s'en pare, polit et tire à la lumière leurs œuvres merveilleuses; grâce à elles, elle remplit le monde de profit, de délices et d'étonnement. Il ajouta encore : « Je sais combien l'on doit estimer un bon poète, car je me rappelle ces vers d'Ovide qui disent :

Cura ducum fuerunt olim regumque poetæ
Præmiaque antiqui magna tulere chori,
Sanctaque majestas, et erat venerabile nomen
Vatibus, et largæ sæpe dabantur opes [1].

J'oublie encore moins la haute qualité des poètes ; Platon les appelle interprètes des dieux et Ovide en dit :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo [2].

Il dit aussi :

At sacri vates, et Divum cura vocamur.

Voilà ce que l'on dit des bons poètes ; car, que dire des mauvais, des barbouilleurs, sinon qu'ils sont l'idiotie et l'ignorance du monde ? » — Et il reprit : « Regardez un de ces poètes improvisés, quand il veut lire un sonnet aux personnes qui l'entourent ; quels saluts il leur fait en disant : « Que Vos Grâces écoutent un petit sonnet que je fis hier soir, à certaine occasion ; à mon avis, quoi qu'il ne vaille rien, il a un je ne sais quoi de joli. » Là-dessus, il tord ses lèvres, arque ses sourcils, fouille dans sa poche et, d'entre mille papiers graisseux et à moitié déchirés qui contiennent un autre millier de sonnets, il tire celui qu'il veut réciter et le dit enfin d'un ton melliflu et minaudier. Si, par hasard, ceux qui l'écoutent ne le louent point, par malice ou par ignorance, il leur dit : « Ou Vos Grâces n'ont pas compris le sonnet, ou je n'ai su le dire ; aussi convient-il que je le récite de nouveau et que Vos Grâces y prêtent plus d'attention, car, en vérité, le sonnet le mérite. » Et il recommence à le réciter avec de nouveaux gestes et de nouvelles pauses [3]. Qu'est-ce donc quand

---

1. Ovide, *Art d'aimer* III, 405 et suiv.
2. Ovide, *Fastes* VI, 5.
3. Molière ne connaissait-il pas ces quelques lignes, lorsqu'il composa la célèbre scène du sonnet, dans son *Misanthrope* ? Ce ne serait pas la seule inspiration qu'il aurait puisée à des sources espagnoles. Il ne sera pas inutile de rappeler que l'épisode d'André de *l'Etourdi* semble imité de *la Jitanilla*, autre nouvelle de Cervantes, dont Montalban et Solis avaient déjà tiré chacun une comédie ; que dans *le Dépit amoureux*

on les voit se censurer les uns les autres ! Que dirai-je des aboiements des jeunes chiens modernes contre les gros mâtins vieux et graves ? et de ceux qui murmurent contre quelques sujets llustres et excellents, chez lesquels resplendit la véritable lumière

---

une scène est empruntée à *El perro del hortelano*, de Lope de Vega ; que *La princesse d'Elide* n'est qu'une bien pauvre imitation de la charmante comédie de Moreto, *El desden con el desden ;* que *le Festin de pierre* n'est qu'une adaptation de *El Convidado de piedra*, de Tirso de Molina ; que, dans *l'Ecole des maris*, plusieurs scènes rappellent *La discreta enamorada* de Lope de Vega et *No puede ser guardar una mujer* de Moreto ; que l'idée première des *Femmes savantes* semble prise à la comédie de Calderon, *No hay burlas con el amor*, et que cet ouvrage présente aussi plusieurs points de ressemblance avec *La Presumida y la Hermosa*, de Fernando de Zarate ; enfin que *le Médecin malgré lui* pourrait bien avoir été inspiré par la lecture de *El acero de Madrid*, de Lope de Vega, et qu'il est bien évident que les scènes III et IV du second acte de la pièce française sont imitées du second acte de *La Venganza de Tamar*, de Tirso de Molina.

Ces rapprochements, dont quelques-uns ont déjà été constatés par Viardot, rendent vraisemblable, ou tout au moins possible, que l'idée de la scène du sonnet du *Misanthrope* soit due à quelques lignes du *Licencié Vidriera*. Qu'on veuille bien se rappeler, au surplus, que le *Misanthrope* fut représenté le 4 juin 1666 et que la 5[e] édition de la traduction française de F. de Rosset avait paru en 1665.

Et pour signaler au passage un autre emprunt, beaucoup plus évident celui-là, rappelons que l'idée du trait final de ce même sonnet d'Oronte

..... on désespère
Alors qu'on espère toujours

paraît avoir été prise par Molière plutôt à un morceau chanté de *El convidado de piedra*, de Tirso de Molina :

El que un bien gozar espera,
Quanto espera desespera

qu'aux vers de Ronsard :

Un désespoir où toujours on espère
Un espérer où l'on se désespère.

On sait, du reste, que Molière ne se contenta pas d'emprunter ces deux vers à la pièce espagnole, mais que, comme nous l'avons dit plus haut, il la fit passer tout entière, l'adapta en un mot, sous le titre de *Le Festin de pierre.*

Si nous insistons sur ces divers rapprochements, ce n'est nullement pour essayer de diminuer en quoi que ce soit la gloire de notre grand

de la poésie? en la prenant comme soulagement et passe-temps de leurs nombreuses et graves occupations, ces derniers montrent la divinité de leurs esprits et la hauteur de leur conception, en dépit de l'entourage ignorant qui juge ce qu'il ne sait pas et abhorre ce qu'il ne comprend pas. Et que dirai-je de celui qui veut que l'on estime et que l'on apprécie la sottise qui s'assied sous des dais et l'ignorance qui s'abrite près des trônes? »

Une autre fois, on lui demanda pourquoi les poètes, pour la plupart, étaient pauvres. Il répondit que c'était parce qu'ils le voulaient bien, car il dépendait d'eux d'être riches s'ils voulaient profiter de l'occasion qu'ils ont à tout moment entre les mains, grâce à leurs dames qui sont toutes extrêmement riches puisqu'elles ont les cheveux d'or, le front d'argent bruni, les yeux d'émeraudes vertes, les dents d'ivoire, les lèvres de corail et la gorge de cristal transparent; puisque ce qu'elles pleurent, ce sont des perles liquides, que la terre que foulent leurs pieds, pour dure et stérile qu'elle soit, produit à l'instant des jasmins et des roses, que leur haleine est d'ambre pur, de musc et de civette; et que toutes ces choses sont des signes et des marques de leurs grandes richesses.

Ces choses, et d'autres encore, il les disait des mauvais poètes; car, pour ce qui est des bons, il en parla toujours bien et les éleva plus haut que les cornes de la lune.

Il vit une fois, exposés sur le trottoir qui borde l'église de Saint-François, des figures peintes par une main malhabile et il dit que les bons peintres imitaient la nature, mais que les mauvais la vomissaient.

Il entra un jour, avec de grandes précautions pour ne pas se briser, dans la boutique d'un libraire et lui dit : « Ce métier me

---

comique, mais c'est qu'il est intéressant de noter les sources de l'inspiration des plus grands génies : c'est une chose que se sont bien gardés de taire la plupart des commentateurs classiques de Molière. Reconnaissons qu'ils n'ont sans doute péché que par ignorance, puisqu'il est encore de bon ton, dans certain corps enseignant, d'ignorer que l'Espagne a une littérature!

plairait beaucoup s'il n'avait un défaut. » Le libraire le pria de le lui indiquer. Il lui répondit : « Ce sont les manières que font les libraires, quand ils achètent le privilège d'un livre, et le tour qu'ils jouent à son auteur si, par hasard, celui-ci l'imprime à ses frais; car, au lieu de quinze cents volumes, ils en impriment trois mille, et quand l'auteur croit que ce sont les siens qui se vendent, ce sont les autres. »

Le même jour vinrent à passer sur la place six condamnés au fouet [1] et, comme le crieur public disait : « le premier comme voleur, » le licencié se mit à pousser de grands cris et à dire aux personnes qui étaient devant lui : « Ecartez-vous, frères, pour que le compte ne commence pas par l'un de vous ! » Et quand le crieur en fut au *dernier* [2], il dit : « C'est, sans doute, *la caution des enfants.* »

Un gamin lui dit : « Frère Vidriera, demain, on mène fouetter une maquerelle [3]. » Il lui répondit : « Si tu disais qu'on mène

---

1. Le plus souvent, le bourreau les promenait par la ville, montés sur un âne, nus jusqu'aux hanches. Aux carrefours et aux places publiques, il les fouettait avec des courroies, frappant plus ou moins fort, paraît-il, suivant qu'il les connaissait antérieurement ou qu'ils s'étaient montrés généreux envers lui.

2. Jeu de mots : *trasero* signifie à la fois *dernier* et *derrière*; ce dernier mot (quand il s'agit d'un enfant) se rend fréquemment par la périphrase *el fiador de los muchachos*, *la caution des enfants*, cette partie payant d'ordinaire les étourderies de son jeune propriétaire.

3. Les entremetteuses et les prostituées étaient condamnées (quand elles l'étaient) soit au fouet, soit à l'emplumement.

Dans le second cas, vers onze heures du matin, le bourreau se rendait auprès de la condamnée et, aidé de ses valets, la déshabillait depuis la ceinture jusqu'en haut. Puis il enduisait son corps d'une couche épaisse de miel et la coiffait d'une *coroza* ou bonnet de carton de forme conique. La condamnée montait alors sur un âne ; là on lui attachait le cou à une sorte de carcan fixé à une barre de fer dont l'extrémité inférieure s'appuyait sur le bât de l'âne ; puis on le promenait lentement entre deux haies de soldats et d'alguazils, au milieu d'une grande affluence de peuple. Derrière la condamnée marchaient deux valets du bourreau, por-

fouetter un maquereau, j'aurais compris qu'on menait fouetter un carrosse [1]. »

Un de ceux qui conduisent les chaises à porteur, se trouvait là et lui dit : « N'avez-vous rien à dire de nous, licencié ? » — « Non, répondit Vidriera, sinon que chacun de vous sait plus de péchés qu'un confesseur, mais avec cette différence, que le confesseur les sait pour les tenir secrets, et vous, pour les publier dans les tavernes. »

Un garçon de mules entendit cela, car toutes sortes de gens l'écoutaient continuellement et lui dit : « De nous, seigneur Fiole-de-Verre, il n'y a que peu ou rien à dire, parce que nous sommes gens de bien et nécessaires à la république. » — A quoi Vidriera répondit : « L'honneur du maître indique celui du domestique ; d'après cela, regarde qui tu sers et tu verras combien tu es honorable. Vous êtes les garçons de la plus vile canaille que nourrit la terre. Une fois, alors que je n'étais pas encore de verre, je fis un voyage sur une mule de louage telle, que je lui comptai cent vingt-et-un défauts, tous capitaux et ennemis du genre humain. Tous les garçons de mules sont quelque peu rufiens, voleurs et fripons. Si leurs maîtres (ainsi appellent-ils ceux qu'ils conduisent sur leurs mules) sont faciles à tromper, ils leur jouent plus de tours qu'on n'en a joué dans cette ville les

---

tant un grand panier plein de plumes de poule, le crieur public et le bourreau lui-même. La cavalcade faisait halte dans les principales rues et places de la ville et, à chaque halte, le crieur public lisait à haute voix la sentence qui condamnait la patiente à être emplumée, le motif de la condamnation et cette formule : *Quien tal hizo, que así pague.* Aussitôt après, le bourreau prenait deux poignées de plumes et les jetait sur le miel dont le corps de la condamnée était enduit ; ces plumes y adhéraient, ce qui, au bout de quelque temps, lui donnait un aspect à la fois hideux et grotesque qui excitait les rires de la foule. Le peuple disait de ces femmes qu'elles étaient *puestas en dulce* (passées au miel) ou encore qu'elles étaient confites ; il leur jetait des fruits gâtés et les huait.

1. Le carrosse facilitant des rendez-vous amoureux était assimilé à un *alcahuete.* L'expression se retrouve fréquemment chez les auteurs du XVIIe siècle.

années passées ; si ce sont des étrangers, ils les volent ; des étudiants, ils les maudissent ; des religieux, ils leur disent des jurons ; des soldats, ils tremblent devant eux. Les garçons de mules, et avec eux les mariniers, les charretiers et les muletiers, ont une étrange façon de vivre et qui n'appartient qu'à eux.

Le charretier passe la plus grande partie de sa vie dans un espace d'une *vare* et demie ; telle est à peu près la distance du joug des mules au bout de la charrette ; il chante la moitié du temps et jure l'autre moitié ; pour dire « mettez-vous en arrière » il perd encore du temps, et si, par hasard, il a à tirer une roue de quelque bourbier, il s'aidera plus de deux jurons que de trois mules.

Les mariniers sont des barbares et des sauvages, qui ne savent d'autre langue que celle dont on se sert sur les vaisseaux. Dans la bonace ils sont diligents, et dans la bourrasque paresseux ; dans la tourmente, beaucoup commandent et peu obéissent. Leur Dieu, c'est leur coffre et leur écuelle ; leur passe-temps, c'est de voir les passagers avoir le mal de mer.

Les muletiers sont des gens qui ont divorcé avec les draps de lit et se sont mariés avec les bâts ; ils sont si diligents et si empressés que, plutôt que de perdre leur journée, ils perdront leur âme ; leur musique est celle du mortier [1] ; leur sauce, la faim ; leurs matines, de se lever pour panser leurs bêtes, et leurs messes, de n'en entendre aucune. »

Pendant qu'il disait cela, il se trouvait à la porte d'un apothicaire et, s'adressant au patron, il lui dit : « Votre Grâce ferait un métier salutaire, si elle n'était si ennemie de ses lampes. » —

1. Le mortier dans lequel on prépare soit le *gazpacho*, soit des aulx pilés. Le *gazpacho* est un mets froid très apprécié en Andalousie : dans de l'eau, additionnée d'huile et de vinaigre que l'on mélange par un battage préalable, on fait tremper quelques morceaux de pain, des tomates, des concombres, des piments, des oignons, de la laitue ; l'ensemble est relevé par du sel, de l'ail et du piment rouge. Certaines gens y ajoutent du saumon d'Estrémadure, mariné et coupé en petits morceaux, quelquefois aussi des tranches de bœuf salé et fumé. Le *gazpacho* est réputé comme un mets très rafraîchissant et comme un des meilleurs préservatifs contre certaines fièvres épidémiques du midi de l'Espagne.

« De quelle façon suis-je ennemi de mes lampes ? » demanda l'apothicaire. — Et Vidriera répondit : « Je dis cela, parce que lorsqu'une huile quelconque vous manque, vous y suppléez par celle de la lampe qui est le plus à votre portée. Votre métier a encore un autre défaut qui suffirait à enlever tout crédit au plus habile médecin du monde. » Comme on lui demandait lequel, il répondit qu'il y avait des apothicaires qui, n'osant dire que ce qu'ordonnait le médecin leur faisait défaut, remplaçaient ces substances par d'autres qui, à leur avis, avaient la même vertu et la même qualité, quoiqu'il n'en fût pas ainsi, et que, de telle sorte, la médecine mal composée agissait au rebours de la bonne.

On lui demanda alors ce qu'il pensait des médecins et il répondit ceci : « *Honora medicum propter necessitatem, etenim creavit eum Altissimus : à Deo enim est omnis medela, et a rege accipiet donationem : disciplina medici exaltavit caput illius, et in conspectu magnatum collaudabitur : Altissimus de terra creavit medicinam, et vir prudens non abhorrebit illam.* Ainsi dit l'Ecclésiate de la médecine et des bons médecins; des mauvais, on pourrait dire tout le contraire, car il n'y a pas de gens plus nuisibles à la république. Le juge peut altérer ou différer la justice ; l'avocat soutenir, dans son intérêt, notre mauvaise cause; le marchand nous exploiter[1] ; en un mot, toutes les personnes auxquelles nous sommes obligés d'avoir affaire peuvent nous causer quelque dommage, mais personne ne peut nous enlever la vie sans être sujet à la crainte du châtiment. Seuls, les médecins peuvent nous tuer et nous tuent sans crainte et de pied ferme, sans dégaîner d'autre épée qu'une ordonnance; on ne peut découvrir le corps de leur délit, car ils le mettent aussitôt sous terre. Je me souviens que, quans j'étais homme de chair et non de verre comme maintenant, un malade congédia un médecin (de ceux de la seconde classe) pour se faire soigner par un autre. Quatre jours plus tard, le premier vint à passer chez l'apothicaire où le second faisait préparer ses drogues et lui demanda comment se portait le malade qu'il avait laissé,

---

1. L'expression espagnole est plus énergique : *chuparnos la hacienda*, sucer notre bien.

et si l'autre médecin avait ordonné quelque purge. L'apothicaire lui répondit qu'il avait l'ordonnance d'une purge que le malade devait prendre le lendemain ; le médecin le pria de la lui montrer et vit qu'au bas se trouvait écrit : *sumat diluculo.* Il dit : « Tout ce qu'il y a dans cette purge me satisfait, sauf ce *diluculo*, parce qu'il est trop humide[1]. »

A cause de ces choses et d'autres semblables qu'il disait de tous les métiers, on le suivait sans lui faire du mal, mais sans lui laisser aucun repos. Malgré tout, il aurait eu grand'peine à se défendre des gamins, si son gardien ne l'en eût protégé. L'un d'eux lui demanda ce qu'il devait faire pour n'envier personne. Il lui répondit : « Dors, car tout le temps que tu dormiras tu seras l'égal de celui que tu envies. »

Un autre lui demanda quel moyen il devait employer pour *partir avec* (obtenir) la nomination qu'il sollicitait depuis deux ans. Et il lui dit : « Monte à cheval quand tu connaîtras celui qui l'a obtenue à ta place, accompagne-le hors de la ville et de cette façon tu *partiras avec* elle[2]. »

Le hasard fit passer une fois devant lui un juge, commis dans une cause criminelle; il était accompagné de beaucoup de gens ainsi que de deux alguazils. Le licencié demanda qui il était, et comme on le lui disait, il dit : « Je parie que ce juge porte des vipères dans son sein, des pistolets dans son écritoire et des foudres dans ses mains pour détruire tout ce qui dépendra de lui. Je me souviens d'avoir eu un ami qui, dans une cause cri-

---

1. Jeu de mots par à peu près, basé soit sur l'identité des deux premières syllabes de *diluculo* et de *dilucion*, soit sur le sens qu'aurait, isolée, la seconde moitié de *diluculo*.

2. Jeu de mots sur *salir con* qui signifie à la fois *obtenir* et *sortir* ou *partir avec*. Voir plus haut (p. 46) : *acordó de buscar otros modos.... para salir con el cumplimiento de sus deseos* ; et plus loin (p. 66) : *y los procuradores y solicitadores lo mismo, salgan ó no salgan con el pleito que ayudan.*

minelle, rendit une sentence si exorbitante, qu'elle dépassait de beaucoup la faute des délinquants. Je lui demandai pourquoi il avait rendu une sentence si cruelle et commis une injustice si manifeste. Il me répondit qu'il comptait accorder l'appel et qu'ainsi il laissait le champ libre à Messieurs du Conseil pour montrer leur miséricorde en modérant cette rigoureuse sentence et en la réduisant à sa juste proportion. Je lui repartis qu'il eût mieux valu la rendre de manière à leur épargner ce souci, car on l'eût ainsi tenu pour un juge équitable et sage. »

Dans le nombreux auditoire qui, comme on l'a dit, ne le quittait jamais, se trouvait un homme de sa connaissance, en habit d'avocat, que quelqu'un appela *monsieur le licencié*. Vidriera, sachant qu'il n'était pas même bachelier, lui dit : « Prenez garde, compère, que les Frères de la Rédemption-des-Captifs ne rencontrent votre titre, car ils l'emmèneraient comme étant sans propriétaire [1]. » — A quoi son ami répondit : « Traitons-nous bien, seigneur Vidriera, car vous savez bien que je suis un homme de hautes et profondes connaissances. » — Vidriera reprit : « Je sais bien que vous êtes un Tantale au milieu d'elles, car elles sont trop hautes et trop profondes pour que vous puissiez y atteindre. »

S'étant un jour arrêté devant la boutique d'un tailleur, il vit que celui-ci avait les mains croisées et lui dit : « Sans doute, seigneur maître, vous êtes sur la voie du salut. » — « A quoi le voyez-vous ? » demanda le tailleur. — « A quoi je le vois ? répondit Vidriera, je le vois à ce que, n'ayant rien à faire, vous n'aurez pas l'occasion de mentir. » Et il ajouta : « Malheureux le tailleur qui ne ment pas et qui coud les jours de fête : quelle chose merveilleuse ! parmi presque tous ceux de ce métier, à peine en trouvera-t-on un qui fasse un vêtement *juste*, alors qu'il y en a tant qui les font *qui pèchent*. »

---

1. Les *bienes mostrencos* étaient les biens dont le propriétaire était inconnu : ils étaient attribués à l'Etat qui, par l'intermédiaire des Frères de la Rédemption-des-Captifs (Trinitaires ou Mathurins), consacrait le montant de leur valeur au rachat des captifs.

Quant aux cordonniers, il disait, qu'à les entendre, jamais ils ne faisaient mal un soulier ; car, si celui qui le chaussait le trouvait étroit et serré, ils lui disaient que pour paraître élégant, il devait chausser juste et qu'après l'avoir porté deux heures, il deviendrait plus large que des sandales; s'il était large, ils disaient qu'il devait être ainsi par crainte de la goutte.

Un jeune garçon déluré, copiste dans un bureau de province, le pressait beaucoup de questions et de demandes, et lui apportait des nouvelles de ce qui se passait dans la ville, car il discourait sur tout et avait réponse à tout. Il lui dit une fois : « Vidriera, cette nuit est mort en prison un nommé *Banc* qui était condamné à être pendu. » A quoi il répondit : « Il a bien fait de se hâter de mourir avant que le bourreau ne s'assît sur lui [1]. »

Dans la rue de Saint-François se trouvait une assemblée de banquiers génois; comme il passait par là, l'un d'eux l'appela en lui disant : « Que le seigneur Vidriera s'approche et nous fasse un *conte* (et nous compte un million [2]). » — Il répondit : « Non, certes, vous l'enverriez à Gênes. »

Il rencontra un jour une boutiquière qui conduisait devant elle une sienne fille, très laide, mais surchargée de bijoux, d'ornements et de pierres précieuses; et il dit à la mère : « Vous avez bien fait de *l'empierrer*, pour qu'on puisse s'y promener. »

Des pâtissiers, il disait que, depuis plusieurs années, ils jouaient à la *dobladilla* [3], sans en être punis, puisqu'ils avaient mis le pâté de deux maravédis à quatre, celui de quatre à huit

---

1. Jeu de mots sur le nom du condamné, le bourreau s'asseyant sur les épaules de celui qu'il venait de pendre.

2. *Y cuéntenos un cuento*, et nous compte un million de réaux. — *Contar* signifie *compter* et *raconter; cuento* signifie *million* et *conte*, *récit*.

3. Ancien jeu de cartes prohibé où l'on martingalait à chaque coup.

et celui de huit à un demi-réal, de leur seule autorité et par leur seule fantaisie. »

Des joueurs de marionnettes, il disait mille mauvaises choses; d'après lui, c'étaient des vagabonds qui traitaient les choses divines d'une façon indécente, puisque, avec les figures qu'ils montraient dans leurs pièces, ils tournaient la dévotion en ridicule et qu'il leur arrivait d'enfermer dans un grand sac toutes les figures de l'Ancien et du Nouveau Testament, puis de s'asseoir dessus pour manger et boire dans les gargotes et les tavernes; en un mot, il disait qu'il s'étonnait que l'autorité ne les réduisît pas à un silence perpétuel dans leurs baraques, ou ne les bannît pas du royaume.

Un comédien, vêtu comme un prince, passa une fois dans un endroit où il se trouvait : « Je me rappelle, dit-il en le voyant, avoir vu cet homme paraître sur la scène, le visage enfariné, vêtu d'une peau d'agneau retournée ; malgré tout cela, hors de ses tréteaux, il jure à chaque instant sa foi de gentilhomme. » — « Il doit l'être, répondit quelqu'un, car il y a beaucoup de comédiens qui sont bien nés et gentilshommes. » — « Peut-être, répliqua Vidriera, mais, ce dont a le moins besoin le théâtre, c'est de personnes bien nées ; il lui faut plutôt des gens élégants, bien tournés et qui aient la langue déliée. Je reconnais qu'ils gagnent leur pain à la sueur de leur front ; leur travail est des plus pénibles ; ils apprennent continuellement par cœur, vivent sans cesse comme de vrais Bohémiens, allant de lieu en lieu, d'hôtellerie en auberge, s'évertuant à contenter le public, car c'est dans le goût d'autrui que consiste leur propre fortune. Bien plus, avec leur métier ils ne trompent personne, puisqu'à tout moment ils exhibent leur marchandise en place publique, à la vue et à l'appréciation de tous. Le travail des directeurs de troupe est incroyable et leur soin extraordinaire; il faut qu'ils gagnent beaucoup pour qu'au bout de l'année, ils ne soient pas assez endettés pour être obligés de faire faillite à leurs créanciers malgré tout cela, ils sont aussi nécessaires dans la république que le sont les bocages, les promenades et les jardins d'agrément, et que les choses qui divertissent honnêtement. »

Il disait que l'opinion d'un de ses amis avait été que celui qui servait une comédienne servait plusieurs femmes en une seule puisqu'elle était reine, nymphe, déesse, servante, bergère et que, bien des fois, le sort voulait qu'il servît en elle un page et un laquais, car une comédienne joue tous ces rôles et d'autres encore.

Quelqu'un lui demanda quel avait été l'homme le plus heureux du monde. Il répondit : « *Nemo* ; parce que *nemo novit patrem; nemo sine crimine vivit; nemo sua sorte contentus; nemo ascendit in cœlum.* »

Des maîtres d'armes, il dit une fois qu'ils étaient maîtres d'une science ou d'un art qu'ils ignoraient quand ils en avaient besoin et qu'il les trouvait quelque peu présomptueux de vouloir réduire à des démonstrations mathématiques, qui sont infaillibles, les mouvements et les pensées de colère de leurs adversaires.

Il en voulait surtout à ceux qui se teignaient la barbe; et, une fois que deux hommes se battaient devant lui, l'un d'eux qui était Portugais, dit à l'autre qui était Castillan, en se touchant la barbe qu'il portait très teinte : « Par cette barbe que je *tiens*... » Sur quoi Vidriera accourut et dit : « Eh, l'homme, ne dites pas que je *tiens*, mais que je *teins* [1]. »

Un autre portait la barbe jaspée de plusieurs couleurs, à cause de la mauvaise qualité de la teinture : Vidriera lui dit qu'il avait la barbe couleur fumier de poule.

Un autre portait la barbe moitié blanche, moitié noire, parce qu'il l'avait négligée, et qu'elle avait un peu poussé; il lui conseilla de ne discuter ni de se quereller avec personne, de peur qu'on ne lui dît qu'il mentait par la moitié de sa barbe.

Il raconta une fois qu'une jeune fille sage et spirituelle, vou-

---

1. Les deux phrases entre guillemets sont en portugais, dans l'édition originale, mais c'est un portugais fortement castillanisé :

« Por istas barbas que teño no rostro... » á lo cual acudió Vidriera, y dijo : « Olhay, homen, naon digais teño, sino tiño. »

lant obéir à la volonté de ses parents, promit de se marier avec un vieillard tout blanc, qui, la veille du jour des épousailles, s'en alla, non pas au Jourdain, comme disent les vieilles femmes, mais vers une petite fiole de teinture[1]; grâce à celle-ci, il se coucha avec une barbe couleur de neige et se leva avec une barbe couleur de poix. L'heure du mariage arriva et la jeune fille, tout en reconnaissant la figure sous le barbouillage, dit à ses parents de lui donner l'époux qu'ils lui avaient montré, ajoutant qu'elle n'en voulait point d'autre. Ils lui répondirent que l'homme qu'elle avait devant elle était bien celui qu'ils lui avaient montré et donné pour époux. Elle soutint que non, et fit attester par témoins que celui que ses parents lui avaient donné était un homme grave et à cheveux blancs et que celui qu'on lui présentait maintenant n'en ayant pas, ce n'était pas lui, et que l'on voulait la tromper; elle s'obstina : l'homme teint eut honte, et le mariage fut rompu.

Il haïssait autant les duègnes que les gens qui se teignent[2]; il contait merveille de leur manière de dire *par ma foi*[3], des toiles blanches et noires de leurs coiffes, de leurs nombreuses mignardises, de leurs scrupules et de leur extraordinaire avarice; il s'irritait de leurs faiblesses d'estomac, de leurs vapeurs, de leur façon de parler qui avait plus de replis que leurs coiffes et, finalement, de leur inutilité et de leur présomption.

Quelqu'un lui dit : « Comment se fait-il, seigneur licencié, que je vous aie entendu dire du mal de beaucoup de métiers et que vous n'en ayez jamais dit des greffiers, alors qu'il y en a tant à dire? » — A quoi il répondit : « Quoique de verre, je ne suis pas assez fragile pour me laisser emporter par le courant du vulgaire, qui se trompe le plus souvent. Il me semble que la grammaire des médisants et le *la* de ceux qui chantent, ce sont les greffiers; car, de même que l'on ne peut parvenir aux

1. *Agua fuerte y plata*, eau-forte et argent.
2. *Los escabechados*, mot-à-mot : les gens marinés.
3. Le texte porte *permafoy*.

autres sciences que par la porte de la grammaire et, de même que le musicien commence à murmurer avant de chanter, de même les médisants commencent à montrer la malignité de leurs langues, en disant du mal des greffiers, des alguazils et des autres ministres de la justice, alors que, sans le métier de greffier, la vérité courrait le monde en cachette, bafouée et maltraitée, c'est pourquoi l'Ecclésiaste dit : *In manum Dei potestas hominis est, et super faciem scribæ imponet honorem.* Le greffier est une personne publique, sans laquelle le juge ne peut exercer commodément sa charge. Les greffiers doivent être libres et non esclaves ou fils d'esclaves ; ils doivent être fils légitimes et non bâtards ou nés de mauvaise race : ils prêtent serment d'être discrets, fidèles et de ne faire aucun contrat usuraire ; ils jurent que ni l'amitié ni l'inimitié, ni le profit ni le dommage ne les empêcheront de faire leur devoir en bonne et chrétienne conscience. Si donc cet emploi requiert tant de bonnes qualités, pourquoi penser que, de plus de vingt mille greffiers qu'il y a en Espagne, le diable fait la récolte comme si c'étaient des ceps de sa vigne ? Cela, je ne veux pas le croire et il ne sied pas que personne le croie, car enfin je dis que ce sont les gens les plus nécessaires dans les républiques bien ordonnées ; si, d'un côté, on leur reconnaît trop d'honnêteté, d'un autre, trop de torts, de ces deux extrêmes pourrait résulter un juste milieu qui permettrait de les juger équitablement... »

Il dit qu'il n'était pas étonnant que les alguazils eussent quelques ennemis, leur métier étant ou d'arrêter les gens, ou d'emporter les meubles, ou de garder les prisonniers et de manger à leurs dépens.

Il blâmait la négligence et l'ignorance des procureurs et des solliciteurs de procès, en les comparant aux médecins qui ont toujours des honoraires, que le malade guérisse ou non ; les procureurs et les solliciteurs agissaient de même, d'après lui, qu'ils gagnassent ou non la cause qu'ils plaidaient.

Un homme lui demanda quelle était la meilleure terre. Il répondit que c'était la terre précoce et productive. L'autre répliqua : « Ce n'est pas cela que je demande, mais quelle est la meilleure ville, Valladolid ou Madrid ? » — Le licencié répondit : « De Madrid les extrémités ; de Valladolid les milieux. » — « Je ne comprends pas. » reprit l'interrogateur. — Et l'autre dit : « De Madrid, le ciel et le sol ; de Valladolid, ce qui est entre les deux. »

Vidriera entendit un homme dire à un autre qu'aussitôt entrée à Valladolid, sa femme était tombée malade, parce que la terre l'avait éprouvée. « Il aurait mieux valu, dit-il, qu'elle l'eût mangée, si, par hasard, elle est jalouse. »

Des musiciens et des courriers à pied, ils disaient qu'ils avaient l'espérance et la fortune limitées, les uns ne pouvant devenir que courriers à cheval et les autres que musiciens du roi.

Des femmes que l'on nomme *cortesanas* (courtisanes), il disait qu'elles étaient plus *corteses* (courtoises) que *sanas* (saines).

Etant un jour dans une église, il vit qu'on allait enterrer un vieillard, baptiser un enfant et marier une femme, le tout en même temps ; cela lui fit dire que les temples étaient des champs de bataille où les vieillards périssent, les enfants vainquent et les femmes triomphent.

Une guêpe le piquait un jour au cou et il n'osait pas la chasser de peur de se briser ; il se plaignait néanmoins. Quelqu'un lui demanda comment il sentait cette guêpe, puisque son corps était de verre. Il répondit que cette guêpe devait être médisante et que les langues et les becs des médisants étaient capables de détruire des corps de bronze, à plus forte raison des corps de verre.

Un religieux très gros, passant par hasard près de lui, un de ses auditeurs se mit à dire : « Le père est si étique qu'il ne peut se remuer. » — Vidriera se fâcha et dit : « Que personne n'oublie ce que dit l'Esprit Saint : *Nolite tangere christos meos.* » Et sa colère croissant, il ajouta : « Considérez que sur le grand nombre de saints canonisés et mis par l'Eglise au nombre des bienheureux, depuis quelques années, aucun ne se nommait le capitaine don un tel, ni le secrétaire don un tel de don un tel, ni le comte, marquis ou duc de tel endroit ; mais frère Jacques, frère Hyacinthe, frère Raymond, tous frères et religieux ; parce que les religions sont les *Aranjuez* du ciel, dont les fruits se placent d'ordinaire sur la table de Dieu. »

Il disait que les langues des médisants étaient comme les plumes de l'aigle qui rongent et qui consument toutes celles des autres oiseaux que l'on place à côté.

Des brelandiers et des joueurs, il disait miracle : prétendant que les premiers étaient des prévaricateurs publics, parce qu'en prélevant une part de l'argent de celui qui tient les cartes, ils désiraient qu'il perdît et que les cartes passassent aux mains de l'adversaire afin d'opérer un nouveau prélèvement.

Il vantait beaucoup la patience d'un joueur qui passait toute une nuit à jouer et à perdre : quoiqu'il fût d'un tempérament colère et endiablé, pour que son adversaire ne se levât pas, il n'ouvrait pas la bouche et souffrait comme un martyr de Barrabas.

Il louait aussi la conscience de quelques honnêtes brelandiers qui ne consentaient jamais à ce que l'on jouât chez eux d'autres jeux que la *poule* et le *piquet*, et qui, malgré cela, à petit feu, sans crainte des mauvaises langues, avaient plus de bénéfices au bout du mois que ceux qui permettaient les jeux d'*estocada*, de *reparolo*, de *siete y llevar* et de *pinta en la del punto*.

*
* *

Enfin, il disait des choses telles, que, n'eussent été les grands cris qu'il poussait quand on le touchait ou quand on s'approchait

de lui, l'habit qu'il portait, le peu qu'il mangeait, sa façon de boire, son refus de dormir autrement qu'à la belle étoile pendant l'été et dans les paillers pendant l'hiver, comme on l'a déjà dit, signes évidents de sa folie, personne n'aurait pu ne pas le croire un des plus sages du monde.

Cette maladie lui dura deux ans ou un peu plus ; au bout de ce temps, un religieux de l'ordre de Saint-Jérôme qui avait un talent spécial et une science particulière pour faire entendre et parler les sourds-muets et pour soigner les fous, entreprit, poussé par la charité, de soigner Vidriera. Il le soigna et le guérit ; le malade recouvra la raison, le jugement et la réflexion ; dès que le religieux le vit sain d'esprit, il lui fit revêtir des habits d'avocat, et le fit retourner à la cour, où en donnant autant de preuves de sagesse qu'il en avait donné de folie, il pourrait exercer sa profession et se rendre fameux.

Ainsi fut-il fait. Vidriera revint à la cour sous le nom du licencié Rueda et non Rodaja. A peine s'y trouva-t-il, qu'il fut reconnu des gamins ; mais, quand ceux-ci le virent sous un habit si différent de celui qu'il portait d'ordinaire, ils n'osèrent ni l'invectiver, ni lui adresser des questions ; ils le suivaient pourtant et se disaient les uns aux autres : « N'est-ce pas le fou Vidriera ? C'est lui même ; il semble sage, mais il peut être aussi fou bien vêtu que mal vêtu. Demandons-lui quelque chose et sortons de cette incertitude. » Le licencié entendait tout cela, mais il se taisait et marchait plus confus et plus embarrassé que quand il était privé de raison.

Les hommes le reconnurent comme les gamins, et avant qu'il n'arrivât à la Cour des Conseils, il avait derrière lui plus de deux cents personnes de toutes sortes. Avec cette suite, plus importante que celle d'un cathédrant, il arriva à l'endroit en question et y fut entouré de tous ceux qui s'y trouvaient. Se voyant au milieu d'une telle foule, il éleva la voix et dit : « Messieurs, je suis le licencié Vidriera, mais pas celui que vous connaissiez ; je suis maintenant le licencié Rueda. Des évènements et des malheurs, qui arrivent dans le monde par la permission du ciel, m'avaient enlevé la raison ; la miséricorde de Dieu me l'a rendue. D'après les choses que, paraît-il, je disais quand j'étais fou, vous pouvez supposer celles que je dirai, maintenant que je suis sensé. Je suis

gradué en droit de Salamanque où j'ai étudié dans la pauvreté et où j'ai été le second en licence ; on peut donc en déduire que c'est plutôt la vertu que la faveur qui m'a donné le grade que j'ai. De là, je suis venu ici dans cette grande mer qu'on appelle la cour, pour être avocat et gagner ma vie, mais, si vous ne me laissez pas tranquille, j'y serai venu faire un métier de galérien[1] et gagner la mort. Pour l'amour de Dieu, suivez-moi, mais ne me poursuivez pas ; faites que ce que j'ai obtenu étant fou, c'est-à-dire ma subsistance, je ne le perde pas étant sensé ; ce que vous aviez l'habitude de me demander sur les places, demandez-le moi maintenant chez moi, et vous verrez que celui qui vous répondait bien à l'improviste, vous répondra mieux après avoir réfléchi. »

Tous l'écoutèrent et quelques-uns s'en allèrent. Il revint à son hôtellerie avec une suite un peu moins nombreuse. Il sortit le lendemain et il en fut de même ; il fit un autre discours qui ne servit de rien.

Il dépensait beaucoup et ne gagnait rien. Se voyant sur le point de mourir de faim, il résolut de quitter la cour et de s'en aller en Flandre, où il pensait mettre à profit les forces de son bras, puisqu'il ne pouvait utiliser celles de son esprit. Il exécuta son dessein et dit en s'éloignant de la cour : « O cour, qui accrois les espérances des ambitieux hardis et qui coupes celles des vertueux timides, tu nourris abondamment les truands éhontés et tu fais mourir de faim les gens de mérite honteux ! »

Ainsi parla-t-il, puis il s'en alla en Flandre, où, en compagnie de son bon ami le capitaine Valdivia, il acheva d'immortaliser par les armes la vie qu'il avait commencé à immortaliser par les lettres, laissant, à sa mort, la renommée d'un soldat prudent et valeureux.

---

1. Il y a un jeu de mots intraduisible en français : Vidriera dit être venu à la Cour pour *abogar* (plaider) et craint, si on ne le laisse tranquille, d'y être venu *á bogar* (ramer, faire un métier de galérien).

Mâcon, Protat frères, imprimeurs.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Grammaire espagnole, 1 vol. in-8° de 368 pages, cartonné en toile anglaise........... 5 »

Abrégé de grammaire espagnole, 1 vol. in-12, broché.............................. 2 50

Exercices espagnols, concordant avec l'*Abrégé de Grammaire*, 1 vol. in-12, broché...... .. 2 50

Critica iberica, in-12, chaque fascicule...... 1 50

Le licencié Vidriera, nouvelle de Cervantes traduite en français avec une préface et des notes, 1 vol. in-12, broché..................... 2 »

Les langues du Midi dans l'Université, brochure in-8°......................... 1 »



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

